

LES AMITIÉS FORÉZIENNES ET VELLAVES

Revue Littéraire. Artistique et
Economique d'Action régionale



PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS
A SAINT-ÉTIENNE, RUE DE LA PAIX, 1

Mai mil neuf cent vingt-cinq

Prix : trois francs.

Quatrième Année. — N° 6.

LES AMITIÉS FORÉZIENNES ET VELLAVES

Rédaction et Administration :

TÉLÉPHONE :
10-90

SAINT-ÉTIENNE
Rue de la Paix, 1

CHÈQUES POSTAUX
Compte-Courant
99-33 Lyon

COMITÉ D'ADMINISTRATION :

Directeur : **LOUIS RIMAUD**

Secrétaire de la rédaction :
PAUL COUCHOUD

Rédacteur en chef :
JEAN TENANT

ALBERT BOUDON-LASHERMES
GUY CHASTEL, ALBERT DÉCHELETTE, MARIUS DELOMIER,
JEAN-E. DUFOUR, CÉSAIRE FABRE, ANDRÉ PORTE, AIMÉ REBAUD,
PIERRE VARILLON.

ABONNEMENT ANNUEL : France, 30 francs, Étranger, 45 francs

Le numéro, 3 francs.

Un numéro spécimen est adressé sur demande accompagnée de l'envoi de 2 fr. 50 en timbres poste.

SOMMAIRE

Gabriel Mourey : L'exposition de peinture moderne.....	369
<i>Notice sur quelques exposants</i>	373
Gaston Le Révérend : Jean Le Houx (1 ^{er} acte).....	378
César Filhol : La Route des Cévennes.....	393
Henri Chabrol : Le Noël de M. de Gouville.....	399
Anfos Martin et Boudon-Lashermes : Hippolyte d'Espinchal est ses « chasseurs d'Henri IV ».....	404
Georges Deherme : Un Zoïle (<i>fin</i>)	417

LES CHRONIQUES

Le Vélodrome de Saint-Etienne. — Le Concours hippique de 1925. — Le Monument aux Morts. — Pour l'aménagement de la Ville. — La Cascade du Gouffre d'Enfer. — La Peinture et la Sculpture en Velay. — Découverte archéologique au Meygal. — Un roman de Pierre Calcl. —

REVUE DES LIVRES, par **Edouard Borie**.

SALON de COIFFURE
POUR DAMES

* * *

M^{lle} **MISSOUX**

45, rue de la Bourse, 45

SAINT-ETIENNE

Spécialiste pour les soins des cheveux
Applications de teintures modernes
Sécurité absolue, Ondulations, Postiches

* * *

PARFUMERIE DE MARQUE

PHOTO-PALETTE

M. ROYET

3, Rue Georges-Teissier, 3

(Ex-rue de la Loire)

FOURNITURES COMPLÈTES

pour

PHOTOGRAPHIE

PATHÉ-BABY

BEAUX-ARTS

ARTS DÉCORATIFS

« ART ET PHOTO »

REVUE RÉGIONALE ILLUSTRÉE
paraissant le 1^{er} de chaque mois

Le Numéro 0.40. Abonnement 1 an : 4 fr.

Fourrures E. MARTHELOT

L. MOULIN & PETIT, Succrs

6 et 8, rue Rouget-de-Lisle,
et rue Francis-Garnier, 4

SAINT-ETIENNE
R. C. 3501.

DERNIÈRES CRÉATIONS

LE PLUS GRAND CHOIX

LES MEILLEURS PRIX

Seule Maison de la Place spécialisée dans la fabrication et la vente
de la **FOURRURE**

LES SUCCESSEURS DE

G. THIÉRY & C^{ie}

Société Anonyme


VÊTEMENTS

POUR HOMMES ET ENFANTS

2 & 4, Place du Peuple. SAINT-ETIENNE 20, Rue du Général-Foy.

L'importance de nos Assortiments dans tous les Articles nous permet d'assurer à nos Clients :

LE PLUS GRAND CHOIX LES MEILLEURS PRIX



GRENIER

Opticien diplômé

12, Rue Gambetta

LA MAISON QUI S'IMPOSE

en

Optique Médicale

Fournisseur des Hôpitaux
et Sociétés de Secours Mutuels

(Cabinet spécial pour l'examen gratuit de la vue)

R. C. Saint-Etienne 2100.

L'EXPOSITION DE PEINTURE MODERNE

L'exposition sera inaugurée le 19 mai et restera ouverte jusqu'au 14 juin.

Nous publions ici, avec l'introduction que M. Gabriel Mourey a écrite pour le catalogue, quelques appréciations puisées dans les revues d'art sur un certain nombre d'artistes représentés à l'Exposition. Le manque de place seul ne nous a pas permis de consacrer une notice à tous les artistes et nous le regrettons.

Je me demande si en procédant au choix des quelque cent cinquante toiles qui constituent cette exposition, je n'ai point trop cédé à mes goûts personnels, quelque volonté que j'eusse de m'en abstraire ou, du moins, d'y résister; cependant, je ne le regrette pas.

Et comment, d'abord, aurais-je pu agir autrement? Les Amitiés Foréziennes et Vellaves m'ayant fait l'honneur — honneur dont je sens tout le prix — de me confier la libre ordonnance de cette manifestation artistique, m'aurait-il été possible de ne jeter mon dévolu que sur des œuvres opposées à la conception de l'art qui, à tort ou à raison, est la mienne, dans l'espoir que j'accroîtrais ainsi mes chances de rejoindre de plus près celle du public à qui cette manifestation artistique est destinée et y aurais-je mieux réussi qu'en employant la méthode contraire? J'en doute. J'y aurais, en tout cas, trouvé moins d'agrément...

La composition d'un menu est toujours chose délicate et complexe; mais qui, si soucieux soit-il de satisfaire ses convives, pousserait l'abnégation jusqu'à ne leur servir que des plats qu'il aurait lui-même en exécration?

Si donc le destin veut que parmi les visiteurs de cette exposition, j'allais dire parmi les convives de ce banquet, se rencontrent des gens à qui les plats ici offerts semblent manquer d'épices, de montant, comme on dit, paraissent fades ou insipides, ils n'auront à s'en prendre qu'à moi et à me traiter de rétrograde, ce qui est, nul ne l'ignore, la plus sanglante injure que l'on puisse adresser aujourd'hui à quiconque se permet d'avoir une opinion différente de la vôtre. Mais j'ai bien peur qu'il en aille autrement...

Quoi qu'il en soit, j'ai pris soin d'éviter, en composant ce menu d'art, les mets violents et agressifs, les sauces trop autoritaires, les coulis trop dogmatiques et ces recettes outrancières qui sont déjà, d'ailleurs, terriblement démodées.

L'art au poivre de Cayenne est chose périmée et plus personne ne s'arrête ni n'éclate de rire devant la jonglerie que se permettent encore, de temps à autre, les adeptes attardés de théories ou de formules aujourd'hui bien mortes, sans avoir jamais été, soit dit en passant, bien vivantes. De sorte que, si représentative que soit cette exposition — j'y ai tâché, du moins — des tendances actuelles de la peinture française, je crois que l'on aura de la peine à y découvrir une seule toile à scandale.

*

**

Est-ce donc là, alors, s'écriera-t-on, une exposition de peinture moderne? Sans doute et ce ne prétend pas être autre chose et ce n'est même que cela. Ce qui prouve que la peinture moderne est loin d'être ce que pensent qu'elle est beaucoup de bons esprits et que l'on ne saurait trop se garder de croire a priori qu'elle n'a donné et ne donne naissance qu'à des œuvres superficielles, incohérentes, tapageuses et incompréhensibles.

Incompréhensibles : voilà le reproche que l'on adresse le plus souvent, en bloc, aux productions de la plupart des artistes ici représentés. *Incompréhensibles, pourquoi, en quoi?*

A cause des sujets qui y sont traités? Mais ils ne diffèrent guère de ceux qu'ont accoutumé de traiter les peintres officiels : paysages, figures nues ou habillées, natures mortes, etc...

A cause de la façon dont ces sujets sont traités? Il se peut, mais jusqu'à un certain point seulement et si l'on envisage la question sous l'angle sensibilité et non pas sous l'angle métier, car s'il est vrai que le métier et tout ce qui s'y rattache joue un rôle important dans l'élaboration de toute œuvre d'art — qu'il s'agisse d'art plastique, de musique ou de littérature — il est encore plus vrai que c'est bien la sensibilité de celui qui a conçu et exécuté l'œuvre d'art qui y joue le rôle le plus important. Et c'est à l'expression de sa sensibilité par les moyens qui y conviennent le mieux que vise toujours, avant tout, un véritable artiste. Dire ce qu'il a à dire, ce qu'il sent, ce qu'il pense, ce qu'il voit, les réactions de tout son être devant les spectacles de la nature et de la vie, voilà ce qui seul lui importe et ce qui devrait seul nous importer, à nous pour qui l'art est fait.

Le reste, les problèmes techniques, la cuisine professionnelle, rien de cela ne nous regarde et nous risquons de nous gâter notre joie à nous en occuper.

Une œuvre d'art est sous nos yeux ; approchons-la sans parti pris, sans idée préconçue ; isolons-la de celles qui l'entourent, examinons-la avec des regards aussi frais et aussi purs que possible. Si celui qui l'a conçue et exécutée est un artiste — innombrables sont ceux qui font profession de l'être et qui ne le sont pas! — il est impossible qu'elle ne contienne point quelque chose par quoi elle sera capable de nous retenir et de nous émouvoir, il est impossible qu'elle ne nous apporte point quelque révélation de

certaines rapports nouveaux et imprévus des choses entre elles qui nous avaient échappé jusqu'alors — rapports réels et contrôlables le plus souvent, rapports imaginaires, parfois inventés, découverts, créés par l'artiste et dont la figuration harmonieuse superpose une sorte de réalité idéale à la réalité tangible du sujet traité. Et que nous faut-il de plus et qu'avons-nous à exiger de plus?

L'on m'objectera que pour comprendre les façons de s'exprimer de la peinture moderne une initiation est nécessaire. Rien n'est plus faux. Ce qui est nécessaire seulement, c'est de renoncer à croire que les façons de s'exprimer qui s'enseignent dans les Ecoles des Beaux-Arts, toutes conventionnelles et artificielles et superficielles, que les dogmes de l'académisme et du faux classicisme constituent l'alpha et l'oméga de l'art et qu'en dehors de cela il n'est point de salut. Ce qui est nécessaire encore, c'est de savoir que les maîtres, dont la plupart des bons peintres d'aujourd'hui se réclament, ce ne sont pas les professeurs de l'art officiel, de l'art mort, mais ceux de l'art libre et vivant, de l'art qui n'est ni d'hier ni de demain, mais de toujours, de l'art tout court : les Corot, les Daumier, les Manet, les Renoir, les Gauguin, les Cézanne, lesquels furent considérés de leur temps comme des révolutionnaires et sont devenus des classiques. Ce qui est nécessaire enfin, c'est, lorsque l'on se trouve en présence d'une œuvre d'art, de dépouiller tout préjugé et tout orgueil, de se faire humble et confiant pour en pénétrer la signification intime et accorder sa sensibilité à celle de celui qui en est l'auteur, et de bien se convaincre de cette vérité qu'entre l'art ancien et l'art moderne, il n'y a point de rupture ni de différence foncière, que l'art ancien a été moderne et que l'art moderne sera un jour de l'art ancien : simple la palissade, semble-t-il, mais qui peut ne pas nous être inutile pour nous retenir de porter en bloc sur l'art de notre temps, sur l'art qui se pratique, qui se fait sous nos

yeux, à l'écllosion duquel nous assistons quotidiennement — et dont je sais aussi bien que quiconque qu'il est loin, hélas! de ne produire que des chefs-d'œuvre — des jugements aussi légers, souvent, que hâtifs et aussi catégoriques que peu motivés.

Gabriel MOUREY.

ASSELIN (PAUL-MAURICE), né à Orléans le 24 juin 1882.

Artiste volontaire, épris de solidité, soumis à une règle austère et quand même voluptueuse, Maurice Asselin n'a point eu de hâte; il a, tout jeune et déjà sûr de sa force, dédaigné l'un de ces beaux éclats par quoi ses dons lui permettaient de s'affirmer du premier coup. Durer est autre chose.

André SALMON.
(*L'Art Vivant.*)

BONNARD (PIERRE), né à Fontenay-aux-Roses, le 3 octobre 1867.

La fantaisie, la grâce, l'ingénuité, l'espièglerie, le charme adorable, l'exquis raffinement, tout enfin a été accordé à Bonnard... sa couleur est aussi toute une invention de lui. Elle est joyeuse, assoupie, profonde, enveloppante, cette alerte couleur où tous les verts se répondent, depuis le vert argenté jusqu'au vert sombre; où les jaunes font un chaud concert de canaris; où les roses prennent des airs de fards anciens; où les bleus s'assourdissent pour mieux reculer dans le ciel!

G. COQUIOT.
(*Les Indépendants.*)

CHARLOT (LOUIS), né à Cussy-en-Morvan (Saône-et-Loire), le 26 avril 1878.

M. Louis Charlot se montre, dans un sentiment tout moderne, le continuateur des plus belles traditions du grand réalisme français qui, des frères Le Nain et de Chardin, se poursuit jusqu'aux peintres les plus sincères et les plus vigoureux de nos jours en passant par Courbet et par Manet.

Georges LECOMTE.
(*L'Art et les Artistes.*)

DENIS (MAURICE), né à Granville, le 25 novembre 1870.

M. Denis, qu'on a justement nommé « l'héritier de Poussin et de l'Angelico », a su par la sincérité, par la profondeur de sa foi, faire descendre le divin sur la terre; il a mêlé familièrement la Vierge et les Saints à notre vie quotidienne, trouvant partout dans la nature l'occasion de chanter la

gloire de Dieu : c'est un Art fait de tendresse, de spontanéité, d'optimisme, un art vivant, un art fécond entre tous que le sien.

Pierre LADOUÉ.
(*L'Art Vivant.*)

Pas de peintre dont la volonté, la discipline et la méthode soient plus éclatantes. Il n'a pas été imitateur et il a fait profit de tout.

Des Primitifs ou de Raphaël, des leçons d'Ingres et de ses disciples, des Impressionnistes proprement dits, de Cézanne, de Gauguin et de Van Gogh il a recueilli avec mesure juste ce qui convenait à son tempérament et à ses moyens d'action.

Achille SÉGARD.
(*Les Décorateurs.*)

DERAIN (ANDRÉ), né à Chatou (Seine-et-Oise), le 17 juin 1880.
Le plus grand peintre français vivant.

André LHOTE.
(*Nouvelle Revue Française 1921.*)

Derain a passionnément étudié les maîtres. Les copies qu'il en a faites montrent le souci qu'il a eu de les connaître. En même temps, par une audace sans égale, il passait par dessus tout ce que l'art contemporain comptait de plus audacieux pour retrouver avec la simplicité et la fraîcheur, les principes de l'art et les disciplines qui en découlent.

Guillaume APOLLINAIRE.

FLANDRIN (JULES), né à Corenc (Isère), le 9 juillet 1871.

La joie qui ordonne, la sagesse qui édifie, sont les vraies puissances de Jules Flandrin, peintre assez robuste, assez lucide aussi, pour prodiguer tous les dons sans contrarier la règle nécessaire. Aussi bien est-ce de cette généreuse discipline qu'est fait le tempérament de ce montagnard épris des solitudes et sensible aux charmes paisibles de la vallée.

La montagne, les arbres, les troupeaux, sont les éléments de la poésie qu'il nous fait chérir.

André SALMON.
(*L'Art Vivant.*)

FRIESZ (OTHON), né au Havre, le 6 février 1879.

Ce peintre, à coup sûr l'un des plus forts entre ceux de la génération nouvelle, a médité avec amour, avec intelligence, la grande leçon de Cézanne. A la différence de la plupart de ses émules, c'est l'attitude même du vieux maître devant la nature, ce ne sont pas ses procédés d'exécution qu'imitent le jeune homme.

Charles MORICE.
(*Mercure de France 1908.*)

GIRIEUD (PIERRE), né à Marseille.

Ses paysages sont à la fois véridiques et composés.... Auprès des meil-

leurs peintres de la Provence, Engallières, Aiguier, Loubon, Guigon et le plus grand de tous, Cézanne, pour ne parler que des morts, Pierre Girieud est en train de se faire une bonne et enviable place.

Gabriel MOUREY.
(*L'art et les Artistes, 1925.*)

LAPRADE (PIERRE), né à Narbonne, le 19 juillet 1875.

La peinture de Laprade est naturellement distinguée et précieuse.

Sa fantaisie est aussi d'une variété infinie. Il passe des masques et des personnages de la Comédie Italienne aux sombres, graves paysages de la campagne romaine, sans qu'il lui en coûte un effort. Son sourire amusé fait place à un visage sérieux ; et voilà le miracle accompli.

G. COQUIOT.
(*Les Indépendants.*)

LEBASQUE (HENRI), né à Champigné (Maine-et-Loire), le 25 septembre 1866.

On a dit : « C'est un charmeur » et l'on a cru marquer par là sa psychionomie séductrice. Mais il serait plus exact de dire qu'il est le Charme même, s'exprimant par les mille agréments d'un art souple, léger, subtil qui parle au cœur et qui parle aux sens, et dont l'enchantement se constate plus qu'il ne s'explique, tant il est irrésistible et spontané.

A. TALARANT.
(*L'Art et les Artistes.*)

LOMBARD (ALFRED), né à Marseille.

Idéalisme, réalisme. De Poussin à David, d'Ingres à Cézanne, n'est-ce point le mot d'ordre de l'art français ? En y répondant aujourd'hui, Alfred Lombard ne fait que suivre son destin et celui de sa race.

Raymond ESCHOLIER.
(*L'Amour de l'Art.*)

LUCE (MAXIMILIEN), né à Paris en 1858.

Dans l'art de M. Luce règne une suprême probité, une conscience droite qui préside à la patience du labeur, une volonté nette, et toute la précision d'une étude assidue.

André FONTAINAS.
(*Histoire de la Peinture Française.*)

MARQUET (ALBERT), né à Bordeaux, le 27 mars 1875.

En quelques plans simples où se fixent les seuls détails permanents capables d'assurer la force et la durée de nos sensations, Marquet recrée tout un monde. Et son témoignage est d'une telle vérité qu'il surgit à chaque instant et vient s'interposer entre les spectacles de la vie et nos émotions.

Georges BESSON.

PUY (JEAN), né à Roanne, le 8 novembre 1876.

Quand il peint, il ne songe guère à satisfaire que lui-même. Il lui serait indifférent de plaire à autrui avec une toile dont il serait mécontent. Aussi n'entre-t-il rien dans ses œuvres qui tende à flatter, à surprendre ou à secouer le public. Elles ne frappent pas le spectateur à première vue. C'est en les revoyant qu'il commence à les remarquer, et chaque fois qu'il repassera, il s'y arrêtera plus longuement. Leur tonalité quoique discrète, est toujours inattendue, d'une harmonie raffinée qui procure une impression à la fois de gravité, de tendresse et de jeunesse.

Michel PUY.

RIOU (LOUIS), né à Saint-Étienne le 19 novembre 1893.

Classé parmi l'élite des jeunes peintres modernes, en possession d'un métier remarquable, il est justement apprécié par les critiques et les amateurs avertis.

En artiste complet, Riou s'applique à traduire avec sincérité et talent la nature sous toutes ses formes de beauté. Il nous séduit dans ses paysages et ses fleurs autant que dans ses nus. Il est aussi auteur de grandes décorations peintes à fresque, et ce n'est pas son moindre mérite que d'avoir pu aborder avec succès cette forme d'expression si difficile et ingrate.

SIGNAC (PAUL), né à Paris, le 11 novembre 1863.

Paul Signac, c'est l'âme même des Salons des Indépendants. Depuis 1884, il a pris part à toutes les expositions de la Société, dont il devait devenir, à la mort de Vatton, le président. Tout de suite, avec Seurat, il s'était passionné pour la touche divisée, et ce furent, sans répit, de flamboyantes vibrations d'atmosphère, des voiles, des eaux, des plénitudes d'éther, des halos de soleil, des aubes superbement lumineuses.

..... Paul Signac, par ses fraîches, délicates, brillantes esquisses, apporte la joie de vivre, la joie de travailler, la joie d'aimer. Il chante tout ce qui nous aide à porter ici bas le fardeau des douleurs.

G. COQUIOT.
(*Les Indépendants.*)

Ses toiles crépitent comme fait la rosée au soleil levant. Jamais la lumière ne fut traduite de façon plus scintillante, plus cristalline.

Robert REY.
(*Art et Décoration, 1924.*)

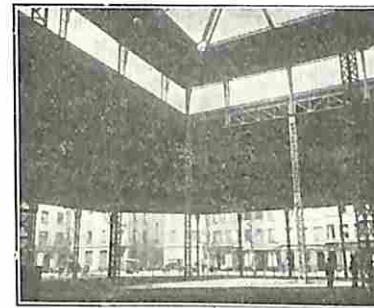
UTRILLO (MAURICE), né à Paris le 25 décembre 1883.

Utrillo aime et fait aimer les masures délabrées, les meulières blafardes ; il en évoque la vie souffreteuse et le charme dolent. Sa sensibilité est aigüe, son style âpre et simple, ses gammes de blanc gris d'une science consommée.

Louis VAUXCELLES.
(*Gil Blas, 1912.*)



Le nouvel Hôtel des Postes.



Le Marché couvert de Chavanelle.



L'École des Mines.

* LES MONUMENTS EN CONSTRUCTION A St-ETIENNE



Phot. Librairie de France.

Albert MARQUET. — Pêcheurs en fleurs ; Alger.



Phot. Librairie de France.

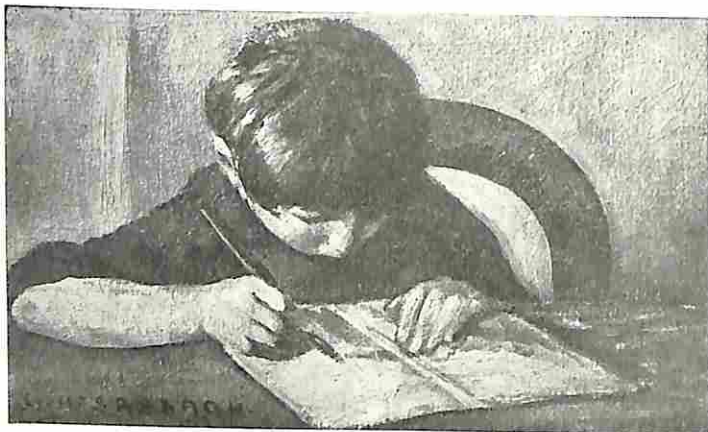
Maurice DENIS. — L'escalier de Sainte-Catherine ; Sienne.

A L'EXPOSITION DE PEINTURE MODERNE



Louis RIOU. — La coiffure.

Phot. Vizzavona.



C.-H. SABBAGH. — Enfant écrivant.

Utrillo négligea l'être humain que, d'instinct, il n'aime pas.... C'est l'âme même des vieilles rues qui habite en lui, simplement, l'âme malade, la mort lente des faubourgs, la tristesse des masses croulantes, le mystère des fenêtres et des portes, l'aspect parfois macabre et comique des ruelles. Il est le peintre des murs.....

C'est l'inexprimable atmosphère de persécution et de drame, cette suggestion de la douleur invisible qui confère à ces sites pouilleux une majesté mystérieuse et certaine.

André de RIDDER.

VAN DONGEN (KEES), né à Delfshaven (Hollande), le 26 janvier 1877.

Poète bestial des bijoux et des fards et de la chair profonde où la mort et la cruauté veillent sous l'ombre chaude des aisselles et les blessures du carmin.

Élie FAURE.
(*Histoire de l'Art.*)

VLAMINCK (MAURICE DE), né à Paris, le 4 avril 1876.

A mesure qu'elles croissent en force, en puissance concentrée, les œuvres de Vlaminck gagnent en dramatique.

Il est à l'aise dans le drame, parce que le malheur exige un choix multiple; choix de moyen et choix de circonstances. C'est ainsi que ce peintre vigoureux a été amené à peindre des ciels de désespoir qui sont parmi les plus beaux de la peinture, non seulement de la contemporaine, mais de toute la moderne.

André SALMON.
(*L'Art Vivant.*)

VUILLARD (ÉDOUARD), né à Cuiseaux (Saône-et-Loire) en 1867.

M. Vuillard est un des premiers coloristes de ce temps. Il a cette vision magique qui transpose les spectacles les plus vulgaires en accord de tons imprévus et exquis.

François MONOD.
(*Art et Décoration.*)

JEAN LE HOUX

Divertissement littéraire en trois actes et en vers

A la mémoire
de
MARCEL AZAÏS,
critique, humaniste et satirique,
que j'aimais et que j'ai pleuré.
G. Le R.

AVERTISSEMENT

Que les érudits ne se mettent point en colère : ce Divertissement n'est que pour les humanistes.

Jean Le Houx, avocat virois, auteur de Vaux-de-Vire dont la première édition a dû être supprimée tout entière, a fait le voyage de Rome pour obtenir l'absolution que lui refusait le clergé de sa paroisse. Voilà ce que dit l'histoire locale, et ce que je lui ai emprunté. J'ai supposé le reste, comme il est permis à l'écrivain qui fait œuvre de fantaisie et non pas d'histoire.

Ce Divertissement, d'autre part, n'a point de prétentions dramatiques. La représentation en serait peut-être supportable : des acteurs de talent rendent tout possible. Mais je ne l'ai point écrit pour le théâtre ; et je souhaite seulement qu'il soit lu par quelque lecteur de sens calme et d'imagination facile, commodément assis dans un bon fauteuil, au coin du feu ou dans l'ombre d'un clair jardin.

Le 31 janvier 1925.

G. L. R.

PERSONNAGES

JEAN LE HOUX, avocat-poète.

FRANÇOIS LE HOUX, son père, bourgeois de Vire.

EDMONDE CRIQUET, sa fiancée.

JEAN CRIQUET, frère d'Edmonde.

BABET, gouvernante.

LE CHEVALLIER D'AIGNEAUX, rimeur et partisan.

JEAN PORÉE, compagnon virois.

La scène est à Vire, dans la maison de Jean Criquet, au printemps de l'an 1572.

PREMIER ACTE

SCÈNE PREMIÈRE

EDMONDE, BABET

EDMONDE

Eh quoi ! trois jours absente, et ce remue-ménage
A mon retour ?

BABET

J'ai peur pour votre mariage !
Tous les bruits dont depuis hier le monde est plein,
Si je dois m'y connaître, annoncent du vilain !

EDMONDE

Et qui peut arrêter nos projets ? Car en somme,
Notre monsieur Le Houx, c'est un parfait brave homme...
Notre curé lui-même il n'y a pas huit jours,
De l'air le plus aimable approuvait nos amours...

BABET

Oui donc ! Habitée aux grâces de l'Église,
Vous ne comprenez point que l'on vous brutalise ;
Vous suivez votre humeur, et trouvez naturel
Qu'au jour de votre choix l'on vous mène à l'autel...

Vous comptez sans les gens et sans la politique.
 Quand on s'est mis à dos l'opinion publique,
 Fille honnête ou brave homme, on l'est à ses dépens.
 En cela notre Vire est un vrai guet-apens.
 On y rit : c'est scandale; on y chante : c'est crime!
 Chacun dans son voisin se cherche une victime.
 Avec toute candeur on dirait Dieu fâché,
 Et vivre sans contrainte est le pire péché.
 Ces maudits réformés, ces enragés papistes,
 Voient tout un chacun noir en leur cervelles tristes,
 Et voulant asservir les gens à leur raison,
 Ils ne rêvent que sang, torture, pendaison...

EDMONDE

Ah ! de grâce, Babet, modérez vos colères :
 Ni Le Houx, ni Criquet n'ont souffert de ces guerres !

BABET

Vous fûtes par hasard épargnés en effet.
 Mais quand le voisin souffre, moi, cela me fait !
 Et voyant de quel train fâcheux va toute chose,
 Je ne sais point rester inerte et bouche close.
 Pour aujourd'hui, c'est bien à Monsieur Jean Le Houx,
 Brave homme à ses périls, que l'on cherche des poux !
 Si bien à lui que j'ai rembarré vingt gaillardes
 Qui venaient s'informer, plus ou moins goguenardes,
 Si votre mariage était bien pour tantôt,
 Et si nous n'avions pas, nous deux, rêvé tout haut !

EDMONDE

Que me cachez-vous donc ? Que n'ose-t-on me dire ?
 Mon frère en m'accueillant n'a pas même un sourire ;
 Mon fiancé se tait, plein d'intimes débats.
 Et comment s'y connaître avec ces avocats ?
 Quand ils parlent procès, justice, plaidoirie,
 Sur leur front, dans leur voix, ce n'est que tromperie !
 Vous, au moins, sans façon...

BABET

Je ne vous tairai rien.
 Sans la sottise des Virois, tout irait bien,
 Et nous ne verrions pas en émoi deux familles
 Parce qu'au soir tombé chantent de joyeux drilles ;
 Et surtout parce que leurs nouvelles chansons
 Aux gros bonnets d'ici donnent quelques leçons !

EDMONDE

Quoi ? Mon Jean, m'a-t-on dit, de sa plume narquoise,
 Suit l'usage constant de la muse viroise ;
 Quelquefois même il chante, et donne à ses amis
 La primeur des refrains qu'il a tantôt commis.
 Mais en chanson toujours on fut libre dans Vire ;
 Et ceux qu'elle attaquait riaient de la satire !
 Il ne me semble pas...

BABET

Les temps sont bien changés !
 Jusqu'à souffrir le rire on trouve des dangers !
 De bons mots autrefois le public idolâtre
 Savait tenir l'esprit hors des choses qu'on châtre ;
 La licence du verbe avait de grands dévots,
 Et qui s'en offusquait comptait parmi les sots !
 Il n'était pour aucun de refrain, deshonnête ;
 L'on ne sermonnait point les bons vivants en fête ;
 Nul ne se déguisait en vertueux bête,
 Et l'on savait fort bien protéger sa gaîté.
 A l'usage indulgent, fermant l'œil aux fredaines,
 Le clergé paternel avait des lois humaines ;
 On était bons chrétiens en étant braves gens
 Et la charité seule avait des partisans.
 Maintenant, nous vivons dans un monde barbare :
 On n'est plus indulgent au chrétien qui s'égare,
 Surtout lorsque, notable, il est d'une maison
 Où ne se doit souffrir la moindre trahison.
 Quand sur les gens de rien l'Opinion sommeille,

Sur l'honnête bourgeois, attentive elle veille.
Votre Le Houx n'est pas un meunier guilleret,
Et les jeux du moulin sont crime au cabaret!

EDMONDE (*impatiente*)

C'est jaser, tout cela ! Dites-moi, je vous prie...

BABET

Quoi ?

EDMONDE

Pourquoi ce n'est plus ce soir qu'on nous marie !

BABET

Vous seriez seule en jeu, rien ne serait changé.
Oh ! monsieur ne s'est pas d'un pouce dérangé.
Qu'il muse par la ville ou qu'il porte la robe,
Nul instant de sa vie aux yeux ne se dérobe.
Le jour à ses travaux, le soir chez ses amis,
On ne le voit aller qu'à des plaisirs permis,
Et si j'avais été pour son compte à confesse,
Je n'aurais accusé qu'une brave jeunesse.
Mais les plus grands péchés sont-ils pas aujourd'hui
Ceux que l'esprit invente et que dénonce autrui ?
C'est trop peu d'être en règle avec la loi divine :
Sous d'autres jugs, la voix publique nous incline.
En son livre, selon le temps et le milieu,
Elle inscrit des péchés qu'ignore le bon Dieu,
Mais qui n'en sont pas moins d'impardonnables crimes ;
Des crimes sur lesquels les gens sont unanimes,
Qu'on n'examine pas, et qu'on ne passe point,
Quand, de bois pour leur feu, les haines ont besoin.
D'une balance armé chacun dresse potence,
Et pour n'être pendu pend l'innocent qui danse !

EDMONDE, *la prenant aux épaules et la secouant :*

Ah ! moulin qui tournez et grondez sans arrêt,
Serait-ce qu'on pendrait Jean Le Houx, s'il vous plaît ?
Non ? Alors en deux mots...

SCÈNE DEUXIÈME

Les Mêmes, CRIQUET

CRIQUET

Moi, je vais vous le dire.

Un livre est publié, les Nouveaux Vaux-de-Vire.
On en chargeait lundi leur balle aux colporteurs ;
Mardi le retrouvait chez tous nos bons chanteurs ;
Depuis on n'entend qu'eux dans toutes les tavernes.
Le peuple réformé, qui ne boit qu'aux citernes,
Crie à l'ivrognerie, à la débauche, et dit
Que chez tous les papaux les vices ont crédit.
Nos buveurs sont trop gais pour n'être point coupables :
On fait sur leur propos de monstrueuses fables,
Tout un roman, de haine et d'ordure chargé.
On soupçonne l'Église, on s'en prend au clergé.
Tout le clan huguenot aboie au catholique
Qui, croyant l'apaiser, met la chose au tragique.
Le clergé, par ce zèle inopportun surpris,
Cherche par quels moyens ressaisir les esprits.
Il veut savoir l'auteur d'un si funeste ouvrage.
Nul nom n'est imprimé sur la première page ;
Un indiscret ami, le libraire effronté,
Pour l'amour du bel art ont eux seuls tout monté
C'est eux qu'il faut punir, en loyale justice...

SCÈNE TROISIÈME

Les Mêmes, PORÉE

PORÉE (*entré depuis un instant*)

Et c'est eux qu'on bénit de dénoncer le vice !
Je vais chez ces messieurs faire un *mea culpa* ;

Dire que j'ai volé ces vers qu'on imprima ;
 Que l'auteur n'en sut rien ; et que sans moi peut-être,
 Nous ne serions encor que trois à les connaître.
 Je prétends que s'il faut un coupable en ceci,
 C'est moi qu'il faut choisir ; je me mets à merci ;
 Et je souscris à tout ce qu'on fera, tranquille
 Comme un vrai compagnon que n'émeut point la bile.
 Eh bien, non ! ces messieurs n'ont pas daigné me voir.
 Coupable, ils m'ont juré que j'ai fait mon devoir.
 Sous un masque, pour eux, toujours le mal se cache,
 Et celui-là sert Dieu qui le voit et l'arrache.
 J'eus beau leur dire encor que j'enviais Le Houx ;
 Que si j'étais auteur, j'en serais fort jaloux ;
 Que certaine chanson, peut-être la plus belle,
 Pour être de sa plume est bien de ma cervelle...
 Je n'ai pu tirer d'eux qu'une absolution
 Sans pénitence, avec leur bénédiction.
 Ce n'était pas pour moi sans doute, la tempête !

BABET

Elle sait sa victime, et n'en est pas moins prête !

SCÈNE QUATRIÈME

Les Mêmes ; JEAN LE HOUX

JEAN

J'ai tout fait pour la faire éclater. Cependant,
 Ces messieurs ont gardé leur silence prudent.

CRIQUET

Avez-vous pu du moins vous faire bien entendre ?


JEAN

Jugez-en. Mon aveu paraissant les surprendre,
 Et les voyant déjà prendre un air courroucé,

NEUVES AUTOMOBILES OCCASIONS
 RÉPARATIONS — FOURNITURES DE TOUS ACCESSOIRES
SPORTING-GARAGE TÉLÉPHONE : 12-70
 R. C. St-Etienne 15725
 AGENCES EXCLUSIVES & RÉGIONALES DES AUTOMOBILES
 "UNIC & DELAHAYE" — VOITURETTES & CYCLECAR "SÉNÉCHAL"
S. LAGIER & C^{IE}
 SAINT-ETIENNE
 MAGASIN D'EXPOSITION : 36, RUE MICHELET
 BUREAUX, ATELIERS & GARAGE : 6, RUE DE LA CHARITÉ
 OUVERT NUIT ET JOUR

INSTITUT MÉDICAL DES AGENTS PHYSIQUES
J. POURTIER DIRECTEUR, PROFESSEUR DIPLOMÉ
 13, rue de la Loire, SAINT-ETIENNE — Téléphone : 15-25
GYMNASTIQUE RESPIRATOIRE, SUÉDOISE, MÉDICALE ET ORTHOPÉDIQUE
 TRAITEMENT DES DÉVIATIONS DE LA TAILLE
 DOUCHES MÉDICALES, HYGIÉNIQUES ET D'AIR CHAUD — CURES D'AMAIGRISSEMENT
 MASSAGE MANUEL ET VIBRATOIRE ÉLECTRIQUE — MASSAGES SOUS L'EAU
 BAINS GÉNÉRAUX ET LOCAUX DE LUMIÈRE BLANCHE ET COLORÉE
MÉCANOTHERAPIE
 Salles pour Dames et Enfants — Personnel féminin attaché à l'Établissement. (Chauffage central).
M. POURTIER, se tenant en relations constantes avec le médecin-traitant, exécutera scrupuleusement les ordonnances de MM. les Docteurs. Il établira avec eux les formules les plus efficaces pour les traitements par les agents physiques combinés.

C'est à la
CHEMISERIE
"MILLÉ"
 RIVATEUR, Succr
 9, rue Général-Foy, SAINT-ETIENNE
 Que vous trouverez
 LE PLUS BEAU CHOIX DE
 CRAVATES ET CHEMISES
 Bonneterie - Ganterie
 Les Dernières
 Nouveautés
 Seul dépositaire du linge EVER CLEAN
 R. C. St-Etienne 12076



AU MOBILIER

SOULAVIE Fils

A. SCÉTI NEVEU, SUCCESSEUR

17, rue Gambetta — SAINT-ETIENNE

R. C. St-Etienne 12.746

GRAND CHOIX DE :
PETITS MEUBLES FANTAISIE
LUSTRES
ET LAMPES ÉLECTRIQUES
OBJETS D'ART
MOBILIERS COMPLETS
TAPIS, TENTURES
LINOLÉUMS, VITRAUX

EXPOSITION PERMANENTE

Devis sur demande - Réparations

" A LA CRÉOLE "

M^{LLE} H. FOREST

32, Rue Michelet — Saint-Etienne

FONDÉE EN 1877



CORSETS - CEINTURES

TOUS GENRES

DAMES, FILLETES, ENFANTS

Nouveauté de la saison :

GAINÉ

" L'INVISIBLE "

DESSOUS PÉRIODIQUES

LINGERIE

COMBINAISONS — BAS
CHEMISES AMÉRICAINES
COUPONS-LAINAGE - SOIERIE
changés tous les mois

LUNDI OUVERT A 2 HEURES

JEAN LE HOUX

385

Je dis qu'à faire mal je n'ai jamais pensé.
Qu'un bourgeois comme nous ne doive pas écrire,
C'est un vieux préjugé dont il ne faut que rire ;
Et qu'il ne doive pas descendre à des chansons,
Je dis qu'il est des arts de toutes les façons.
Je dis que boire est sage, et que pendant qu'on chante,
On ne rend pas cruelle une langue méchante ;
Que le bon peuple aura, tant qu'il sera joyeux,
Plus d'amitié pour Dieu, plus de foi dans les cieus ;
Et que si tel chrétien se nourrit de prière,
L'autre, à des jeux d'esprit, a l'âme hospitalière.
Je montre que j'étais un de ces jeunes gens
Qui, réunis le soir pour égayer le temps,
Disent l'un sa légende et l'autre son histoire,
Et d'un bon rire sain tirent leur seule gloire.
De l'Église et de Dieu respectant les leçons,
Pourquoi faire veiller en soi tant de soupçons ?
Mais plus la loi divine est douce et paternelle,
Plus l'esprit est soumis, plus le cœur est fidèle !
En vain je me débats, éloquent et disert :
Je m'aperçois bientôt que je prêche au désert ;
Et ma défense, toute en vérités trop nues,
Ne semble qu'irriter leurs âmes prévenues.
Bref, sans se consulter, on m'annonce d'abord
Que d'écrire et chanter j'eus certainement tort ;
Qu'il me faut expier, que l'on en délibère ;
Que dans une heure ou deux l'on me dira quoi faire ;
Puis, ... que je ne dois pas songer aux sacrements
Avant d'avoir payé tous mes égarements !

BABET, à Edmonde

Quand je vous le disais, qu'on lui cherchait malice !

PORÉE, à Jean

Je t'ai rendu, mon pauvre, un bien méchant service !

JEAN gaiement

Toi, tu tiendras ce soir compagnie à celui

27

LIBRAIRIE CHEVALIER

DUBOUCHÉ ET FRÈRES, Successeurs

2, Rue du Général-Foy, 2

SAINT-ETIENNE

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS
— — LIVRES CLASSIQUES — —
::: OUVRAGES TECHNIQUES :::

Ouvrages Locaux et Régionaux

ACHAT AU COMPTANT DE :
BIBLIOTHÈQUES & LOTS DE LIVRES

ANCIENS & MODERNES

R. C. St-Etienne 7.047

Qui dans le vin toujours trouve un terme à l'ennui,
Et quand nous aurons bu tous deux en suffisance ...

PORÉE (*résolument*)

Je prendrai plus gaîment ma part de pénitence !

JEAN

En attendant, va dire à mon père qu'il soit
Ici, l'heure qui vient, s'il le veut. L'on reçoit
Monsieur d'Aigneaux, rimeur français, digne émissaire
Du Clergé, des partis, et bonhomme à tout faire.

(*ils sortent*)

CRICQUET (*les suivant, à Edmonde*)

Ma sœur, vous le voyez, rien de fait pour ce soir.
Mais soyez sans humeur, et gardons bon espoir.

SCÈNE CINQUIÈME

EDMONDE, BABET

EDMONDE

Quelle sottise aventure ! Et que la langue est prompte !
On s'empare de tout quand on veut votre honte !

BABET

Oh ! la honte attendra peut-être ! Monsieur Jean ...

EDMONDE

Non ! ce n'est pas un homme à dompter l'ouragan !
Et c'est dommage, car enfin ... Non que je l'aime
D'une passion folle ou d'un amour extrême ;
Dans mes emportements je garde ma raison,
Et je le désirais surtout ... pour ma maison.
Tranquille et sans excès, brave homme et philosophe,
Toujours un peu distrait, je lui trouvais l'étoffe
D'un mari qui, content d'un dîner cuit à point,
De vos petits secrets ne se tourmente point,

Et d'affaires à lui la cervelle occupée,
Vous laissez vivre à l'aise en bourgeoise huppée.

BABET

On en voit tant vous mettre à la jambe un boulet ...

EDMONDE

Oui, c'était justement l'homme qu'il me fallait.
Ni méchant, ni jaloux, mais commode et fidèle,
Il n'eût serré les clefs ni compté la chandelle ...
Voilà tous mes projets en bien fâcheux état ...

SCÈNE SIXIÈME

Les Mêmes, JEAN LE HOUX

JEAN

Mademoiselle, on me condamne au célibat !

EDMONDE (*avec humeur*)

Oui, le bonheur promis, voilà comme on le gâche ...

JEAN

Je vois que tout cela, chère Edmonde, vous fâche ...

EDMONDE

Oh ! me fâche ! me contrarie, oui, certes, ainsi
Qu'un effort qui n'a pas à souhait réussi.
On se donne du mal, on lutte, on se démène ;
On se voit au moment de n'être plus en peine,
Et puis, sans qu'on y soit pour rien, tout est cassé ...
Vous aussi, vous voilà joliment avancé ...
Avec votre sans-gêne et votre insouciance,
Vous avez mis tout Vire en grande méfiance.
Vous ne pouviez donc pas laisser dans l'encrier
Ces chants malicieux qui font partout crier ?
On vous croit maintenant l'âme pleine de vice
Et de tous les méchants de la ville, complice.

Etiez-vous sans savoir qu'une trop folle humeur
Fait contre l'homme heureux monter une clameur ?

JEAN

Me croire si prudent, c'est bien mal me connaître.
Je vais droit sans chercher ce qu'il en peut paraître.
Quand c'est vers un plaisir, le monde compte peu,
Et la joie en mon cœur règne sans son aveu.
Vous me blâmez d'écrire ici des chants à boire ?
Combien d'heureux moments j'ai par eux en mémoire !
Le monde à son crochet peut toujours me peser :
Je veux de toute chose appétissante user ;
Et boire quand j'ai soif ; et quand je trouve à rire,
Rire ! Je ne saurais autrement me conduire !

EDMONDE

Il en cuit quelquefois de ne penser qu'à soi !

JEAN

Pour avoir méconnu notre temps et sa loi,
Je vais vous faire attendre, et vous êtes pressée ...

EDMONDE

Je suis, Monsieur, votre fidèle fiancée.
Il ne m'appartient pas de briser les liens
Dont voulaient nous unir vos parents et les miens.

JEAN

Il m'appartient, à moi, d'imprudence coupable,
De ne pas abuser d'un serment révocable.
Puisqu'il n'est plus certain que je puisse être à vous,
Puisqu'un amour traînant se termine aigre-doux,
Reprenez cette main que vous daigniez me tendre ...

BABET

Cela promet !

JEAN

Un cœur se fatigue d'attendre.
Combien de mois ou d'ans vous ferais-je languir ?
Libre, on peut m'oublier, mais non point me haïr !

BABET, à Jean

Vous voilà, pour un coup, d'une prudence extrême !

EDMONDE

Et cela sert de peu, monsieur, que l'on vous aime !

JEAN

J'aurais mauvaise grâce à l'oublier, vraiment.
Le mariage, en somme, est d'un sûr agrément,
Bien que, sans être esclave, on y soit moins son maître.
Mais garçon de trente ans, je puis bien toujours l'être
Une semaine, un mois, et plus longtemps encor ...
Je resterais garçon si l'on y tenait fort !

EDMONDE

Moi, de me voir chez nous, je sais qu'il me démange !
Ah ! puisque vous m'aimez, faites que tout s'arrange !

BABET

S'arranger ! quand on est une bête à venin !

JEAN

Un esprit fort !

BABET

Un solitaire !

JEAN

Un plaisantin !

BABET

Quand on a fait chanter que le riche est avare ...

JEAN

Que boire un coup vaut mieux qu'aller à la bagarre !

EDMONDE

Près des partisans seuls vous êtes compromis.

JEAN

Eh bien ! oubliez-vous que tout leur est soumis !
Que l'Église avec eux sans dispute s'accorde,
Et que s'ils disent tue, il faut bien qu'elle morde ?

BABET

Celui qui vous défend sait tout vous imposer.

EDMONDE

Contre notre bonheur, que peuvent-ils oser?

JEAN, d'un ton insouciant et rieur.

Que sais-je? On me rançonne, on m'enferme, on m'exile ...

EDMONDE (*dépitée*)

Comme l'amour en vous laisse l'esprit tranquille!
D'autres, sitôt touchés, auraient dressé leurs plans,
Attaqué, combattu; mais vous, les bras ballants,
Vous attendez qu'on vienne et qu'on vous exécute ...

JEAN

Qu'on ose me l'offrir, je suis prêt à la lutte.
Quant à nous, nous aimons tous les deux comme il faut.
L'amour fait pour durer ne parle pas trop haut,
Et dans ceux qu'il unit s'aime d'abord lui-même.
Vous n'êtes pas pour moi la merveille huitième;
Je sais bien qu'à vos yeux je ne vaud pas beaucoup.
Nous avons cependant l'un pour l'autre du goût;
Il suffit; c'est cela qui fait les bons ménages.
J'espérais avec vous quelques beaux héritages;
Vous pensiez à mon père, à ses rentes; je croi
Que c'est surtout pour lui que vous teniez à moi.
C'était une union sans hasards, et prudente;
Moi, fort peu soupçonneux; vous, fort accommodante.

(sur un geste d'Edmonde)

Oh! je conviens aussi de plus douces raisons.
La femme a des appas où, nous autres, puisons
Quelques douceurs selon les ordres de nature.
Sur ces plaisirs promis, votre beauté rassure.
Et puisqu'il est sensé d'écouter ses parents,
A leur: « Elle est à prendre ... »

EDMONDE

On a dit: « Je la prends ... »
C'est d'un excellent fils et d'un amant facile ...

BABET

Mon Dieu! C'est en tout cas bien suivre l'Évangile .

EDMONDE (*pour en finir*)

Ami, voudriez-vous tout remettre à ce soir?
Ce n'est pas en jasant qu'on entend son devoir.
Tantôt nous saurons tout, j'aurai revu mon frère,
Et vous pourrez savoir ce qu'en dit votre père.

JEAN

Oh! mon père dira qu'il ne faut rien tenter,
Mais, d'un cœur consentant, se taire, et supporter
Notre Vire n'a pas un homme plus paisible;
Et, pour lui, résister est si bien impossible,
Que si l'on me voulait cloître dans un couvent,
Pour m'en ouvrir la porte, il y courrait devant!

(il sort)

SCÈNE SEPTIÈME

Les Mêmes, moins JEAN

EDMONDE

Ah! pourquoi l'avocat fut-il aussi poète!

BABET

Plaider est tout ennui, mais rimer n'est que fête!

EDMONDE

Encor s'il avait su garder pour lui ses chants!

BABET

Un cœur comme le sien ne croit pas aux méchants.
Dans le monde il n'est pas de plus droites natures!

EDMONDE

Et voyez, ça n'empêche pas les aventures !
 Allons, Babet, je vais, soupirant à mon gré,
 Faire prendre courage à mon cœur égaré.
 (elle sort)

SCÈNE HUITIÈME

BABET, seule

Ah ! bien sûr, monsieur Jean n'entend rien à sa gloire.
 Il est du seul parti de ceux qui savent boire ;
 Il ne plaide, avocat, qu'en fuyant le plaideur,
 Et ne fait l'amoureux que d'une feinte ardeur.
 A peine, en ses propos, s'il respecte le sexe
 Et sa tranquillité souriante nous vexe.
 C'est comme son dédain pour les gens de parti.
 Ils ne comprennent point qu'au dogme assujetti,
 Bon chrétien pratiquant, et fidèle à l'Église,
 De lutter pour sa foi jamais il ne s'avise ;
 Et croisant dans la rue un maudit huguenot,
 Il n'aille comme eux tous l'insulter d'un gros mot.
 C'est un trop bon bonhomme en nos temps de bataille.
 Tout conspire à sa perte, et lui même y travaille.

FIN DE L'ACTE PREMIER

(à suivre).

GASTON LE RÉVÉREND.

LA ROUTE DES CÉVENNES

DU MONT PILAT A VALS-LES-BAINS,
 PAR LE MEZENC, LE GERBIER DES JONCS ET LE
 LAC D'ISSARLÈS

La ravissante facilité, avec laquelle l'automobile triomphe des côtes et supprime les distances, a ouvert des horizons nouveaux au Tourisme, et permis à notre génération un plaisir inconnu de nos Pères.

C'est avec d'exquises sensations, sans nulle peine, comme presque sans danger, que l'on parcourt aujourd'hui les routes les plus accidentées de montagne. Les plus beaux paysages : riants vallons; sommets lumineux; sombres forêts; paisibles villages aux toitures en ailes de poule couveuse; merveilleux horizons bleutés, se déroulent devant les yeux comme la toile d'un diorama.

L'exploitation touristique d'un plaisir, à ce point esthétique et prenant, ne pouvait échapper au Touring-Club de France. Dès l'année 1909, cette puissante association faisait étudier la route des Alpes d'Évian à Nice, en y consacrant une subvention de 188,000 francs. Deux années après les auto-cars Alpains circulaient aux flancs des Alpes, du lac Léman à la Méditerranée.

Le succès en fut tel que quelques années après, il entreprenait la route des Pyrénées françaises, de la Méditerranée à l'Océan Atlantique.

La route des Cévennes viendra à son tour; et c'est pour l'amorcer que le Syndicat d'Initiative du Vivarais a étudié un itinéraire du Mont Pilat à Vals-les-Bains,

par le Mézenc et le lac d'Issarlès, en empruntant des routes dès à présent praticables aux automobiles et bien susceptibles de procurer aux touristes le même enchantement : la beauté des neiges éternelles mise à part.

Cet itinéraire comporte en effet tous les aspects des routes de grande montagne, et se maintient presque toujours à une altitude supérieure à 1.050 mètres, qui est celle de Chamonix.

Pour ne pas dépasser le cadre qui nous est réservé ici, nous indiquerons seulement et brièvement les localités, par lesquelles passe cet itinéraire conseillé, laissant aux guides, que les touristes ont en main, le soin de fournir sur chacune d'elles les renseignements usuels.

Cet itinéraire, qui pourra par la suite être modifié par l'amélioration des routes actuellement impraticables aux autos, et la construction de quelques raccords indispensables, comporte des variantes intéressantes; mais il sera toujours prudent de ne pas s'y engager, sans de sérieux renseignements sur leur viabilité.

Itinéraire.

Le Mont Pilat (Crest de la Perdrix, 1494 d'altitude) surnommé le Rigi Français (*regina montium*) était tout indiqué comme point de départ de notre route, depuis que l'accès en a été facilité de plusieurs côtés et qu'un grand hôtel y attire au cours de la belle saison de nombreux touristes, voire même des estivants.

La ville de Saint-Étienne, par son importance et sa facilité d'accès aux Cévennes et à notre route, à son passage au Grand Bois, en sera le point de départ pour les touristes venant du Nord-Ouest et de l'Ouest.

De la terrasse de l'hôtel du Mont Pilat, et surtout en quittant l'hôtel, on jouit d'un panorama splendide sur le Dauphiné et la silhouette neigeuse des Alpes.

Notre route commence par emprunter celle du col de Chabouret, en serpentant au flanc méridional du Mont Pilat et en laissant à gauche les routes de Saint-Julien-Molin-Molette et de Bourg-Argental.

Au col de Chabouret (1.245 m.), laissé à droite, on gagne le Bois Paradis par la route de Thélis-la-Combe pour rejoindre la route nationale sous la Versanne, et la suivre jusqu'à l'hôtel du Grand Bois (1.127 m.).

De ce point, notre route se dirige sur Saint-Régis-du-Coin (1.072 m.), où l'on remarque les étangs de pisciculture et le château de la Bastide, ainsi qu'une bien jolie église; elle descend ensuite au col du Tracol (1.030 m.), sous lequel passe en tunnel la ligne de Saint-Rambert à Firminy. Paysage de forêts et de prairies.

On descend encore de Tracol à Riotord (810 m.), belle église romane récemment restaurée.

On suit le frais et sinueux vallon où serpente la Dunières, jusqu'à Dunières, qui est également une station estivale (750 m.) avec son intéressante église romane du XI^e siècle.

De cette localité, la route des Cévennes s'élève jusqu'à Montfaucon (933 m.), encore une station estivale et chef-lieu de canton, et se dirige ensuite par les plateaux sur Saint-Bonnet-le-Froid (1.120 m.) en empruntant la route nationale du Puy au Rhône par Annonay.

Parvenu à Saint-Bonnet, une pointe s'impose sur Lalouvesc, à 11 kil.; pèlerinage célèbre au tombeau de Saint-François-Régis, et l'une des stations les plus importantes des Cévennes à 1.080 m. d'altitude près des bois résineux; et d'où l'on jouit d'un merveilleux panorama sur la vallée du Rhône et le Dauphiné (quatre grands hôtels).

De Saint-Bonnet, la route des Cévennes gagne Saint-Agrève (1.100 m.) en suivant la ligne de partage des eaux, en passant par Saint-André des Effangeas et Devesset.

Saint-Agrève, chef-lieu de canton, est une station estivale très fréquentée, desservie par le chemin de fer départemental. On y jouit de la vue des hauts plateaux et des principaux sommets des Cévennes. Il y a toutes les ressources d'une grande station.

De Saint-Agrève, notre route descend jusqu'à Saint-Julien-Boutières (654 m.) par de nombreux lacets qui enrubannent gracieusement la haute vallée boisée de l'Érieux et où la ligne du chemin de fer départemental s'est également accrochée.

De cette localité, abandonnant la route du Cheylard, elle remonte vers Fay-le-Froid (1.260 m.), chef-lieu de canton de la Haute-Loire, d'où elle se dirige, en passant en vue du lac de Saint-Front (à droite à 1.232 m. d'altitude), sur le village des Estables (1.344 m.), au pied du Mézenc (1.750 m.).

Entre ces deux dernières localités, c'est le site le plus pauvre et le plus désertique qui soit. La route constamment balayée par les grands vents est pierreuse, mais cependant praticable. A chaque bifurcation, tenir la gauche.

Le Mézenc, ancien volcan, est le plus beau belvédère de la France centrale. L'ascension en est vivement recommandée.

Des Estables, notre route des Cévennes va rejoindre la route départementale du Puy à Aubenas, au hameau des Jallades, distant de 26 kil. environ, par le chemin de Lachamp-Raphaël à Sainte-Eulalie. Elle est sur ce parcours également mal entretenue; les automobiles y circulent toutefois.

Après les Estables, se trouve, à droite, l'ancienne Chartreuse de Bonnefoy; ruines pittoresques à l'orée de l'importante forêt de Bonnefoy. La belle vallée dans laquelle elles se trouvent se recommande aux botanistes par la richesse de sa flore en espèces rares.

Plus loin, en un endroit escarpé, sorte de corniche

surplombant des prés, se trouve la ferme des Pradoux, qui anime un peu la sauvagerie de ces lieux.

Voici ensuite le chalet-hôtel du Touring-Club de France, établi sur le cône des éboulis du Gerbier-des-Jons et en face d'une source où la Loire prend naissance, à 1,500 mètres d'altitude environ.

Le nom de Gerbier de Jonc a été regrettamment déformé; cette montagne se nommait autrefois Le Gerbier de Jouve (*de Jovis*) et rappelait le culte de Jupiter en ces lieux élevés.

Du châtel-hôtel, on gagne les Jallades (1.300 m.) en contournant un ancien volcan, haut de 1.534 m. par une route un peu meilleure.

A partir de ce point, notre route doit se permettre de s'écarter des sommets; tant pour faciliter la visite du lac d'Issarlès, qu'à raison de l'impraticabilité des autres routes et particulièrement de celle qui traverse la forêt de Mazan.

Elle descend donc par la route du Puy jusqu'au Béage, où s'embranchent le chemin qui conduit au lac d'Issarlès, situé à 997 m. d'altitude; et qui fut l'ancien cratère d'un formidable volcan. Au bourg du lac, deux hôtels, qui peuvent servir les truites du lac renommées par leur grosseur.

Le Béage, qui est station d'été et centre d'excursions, possède aussi des hôtels (1.260 m.).

Du lac d'Issarlès, il faut se rendre, par la Chapelle Graillouze à Coucouron, chef-lieu de canton, avec une église romane ornée d'une belle façade (1.177 m.); et de cette localité rejoindre la route nationale du Puy à Aubenas à 2 kilomètres environ de l'auberge sanglante de Peyrebeille (1.280 m.), de sinistre mémoire.

On suit enfin jusqu'à Aubenas cette belle route nationale, qui passe à Lanarce et au Col de la Chavade (1.265 m.), entre les forêts domaniales de Mazan et de Bauzon; puis à Mayres, après avoir descendu par de fortes rampes en lacets qui écharpent la montagne. On n'y est plus qu'à 470 mètres d'altitude.

Notre route passe ensuite à Thueyts, chef-lieu de canton de 2.500 h., bâti sur la plus haute chaussée de géants du Vivarais ; il y faut visiter, dans les environs, la Gueule d'Enfer et l'Échelle du Roi. Thueyts est en effet un centre remarquable d'excursions et une villégiature d'été.

Après Thueyts, on passe près de Neyrac-les-Bains, petite station balnéaire, située sur les flancs du volcan de Souilhol, et à Pont de Labeaume, dominé par les ruines pittoresques du château de Ventadour.

Enfin l'itinéraire de la route des Cévennes projetée aboutit à Labégude, entre Aubenas et Vals-les-Bains, après un parcours d'environ 250 kilomètres, qui peut être agréablement coupé par une étape, soit à Lalouvesc, soit à Saint-Agrève.

De Vals-les-Bains, point terminus, qui offre, pendant la belle saison, toutes les ressources et distractions d'une grande ville d'eau, on peut se rendre :

Soit à Valence, par Privas, 65 kilomètres.

Soit à Montélimar, par Villeneuve de Berg, 45 kil.

Soit à Orange par Viviers, 102 kil.

Cet itinéraire peut ne pas comporter des sites de la majesté des Alpes et des Pyrénées, mais il offre, sans conteste, une variété extraordinaire de paysages inconnus et de sites bien particuliers aux Cévennes. On y a la sensation rare de découvrir de nouveaux pays.

Souhaitons avec le Syndicat d'Initiative du Vivarais, en terminant, que le T. C. F. s'intéresse, un jour, également à cette belle route de montagne, plus proche du centre de la France, comme il l'a fait pour les Alpes et les Pyrénées ; et nous aurons, dans notre région, une importante source de richesse touristique à exploiter.

CÉSAR FILHOL

Président des Amis d'Annonay,
Vice-président du Syndicat d'Initiative
du Vivarais.

LE NOËL DE M. DE GOUVILLE

« Les zéphyrus ont enflé nos voiles frémissantes,
La rive fuit à nos regards ;
Le vaisseau vole et fend les ondes écumantes,
Et déjà de Paris décroissent les remparts ».

M. de Gouville relut sans un geste, mais avec une évidente satisfaction, ce quatrain qu'il venait de crayonner sur un méchant papier. L'entrepont, où il s'était assis, emmitoufflé et le nez rougi par la bise, était occupé par des moines, des soldats, des nourrices et des paysans, qui, de minute en minute, se serraient plus étroitement. La Seine, indolente et large, les berçait doucement, et l'âme poétique de M. de Gouville s'en trouva rajeunie.

Depuis longtemps il n'avait quitté la grand'ville. En cet an de grâce 1747, il descendait vers ses enfants qui l'attendaient chez eux, à Lizieux. Ce soir, il serait à Mante. Demain la poste le prendrait vers les prairies normandes, et dans deux jours, à la nuit tombante, il entendrait et verrait peut-être, à travers les volets, ses petits-enfants danser dans la lumière autour d'un arbre de Noël.

Cependant le vent nord-ouest lui cinglait les doigts. Les nuages s'accumulaient. Une pluie fine tomba. S'il eût été à tambouriner contre les vitres de son hôtel rue Mazarine, il eût galamment déploré que le jeune dieu de Délos ne daignât point montrer sa chevelure blonde, et s'oubliait au lit parfumé de Thétis. Mais ici, il ne pouvait mieux faire que de descendre du gaillard, la jambe lourde et l'âme encore légère, pour se replonger dans sa cahute. Cette cahute, — plus sollicitée que l'archevêché de Cambrai qui venait de vaquer, — il l'avait obtenue en dépit d'un tapageur, curé de son métier, qu'il insulta comme s'il eût été M. de Voltaire en personne. Et il

la partageait avec deux femmes, l'une vieille et bavarde, l'autre timide et rougissante. Un moine passa, une bouteille à la main. Des laquais jouaient aux cartes, sur la cabane, et juraient en frappant de grands coups, si bien que du plafond tombait une âcre poussière sur le chapeau satiné de M. de Gouville. M. de Gouville en conçut une juste indignation, et la manifesta en heurtant de sa canne à pommeau d'argent les planches vermoulues au-dessus de sa tête. Il ne fit qu'épaissir la nuée de poussière et accroître l'allégresse des laquais. Cependant la vieille dame lui vantait en vain certain tableau poudreux dont elle devait décorer son salon de campagne et qui représentait à peu près une bergère dans un bocage.

M. de Gouville sortit. Et sans daigner parlementer avec les insolents, il vint s'accouder au tillac. Des brouillards traînaient sur le fleuve, et commençaient à envahir l'âme du bon M. de Gouville. Le vent était tombé. Dans le crépuscule quatre percherons halaien le navire. Le grand mât où s'attachait la corde grinçait. Les chevaux s'arrêtaient, la corde traînait dans les flots. Au premier coup de fouet elle se relevait et semblait courir sur l'onde jaillissante comme le feu sur une trainée de poudre, et se tendait en frémissant. Elle cassa. M. de Gouville ne s'y attendait pas. Il vit tout à coup sa famille inquiète, là-bas, d'un retard dont la cause était futile. Un des chevaux avait continué de trotter, entraînant les autres. On les rattrapa. Il fallut trouver un nouveau câble, le vérifier, l'ajuster. Un homme tenant une lanterne l'attachait au grand mât, au pied duquel s'appuyait M. de Gouville, l'œil morne et l'âme assombrie.

Son souper fut frugal. Les dragons et les laquais, buvant et jurant, heurtant du pied et de l'épaule le plafond et la porte de la cabane, entremêlaient d'une voix avinée les psaumes de David aux chansons militaires. La vieille dame, qui somnolait sur l'épaule de sa nièce, pria à tous coups leur compagnon de route de vouloir bien les faire taire. M. de Gouville se prit à regretter de n'être pas parti directement par le coche, et s'en voulut de cette fantaisie nautique. Une fois encore, il sortit.

La nuit froide, mais éclaircie, apaisa sa colère. Le murmure des vents, le doux bruit de la proue, où il s'était réfu-

A Sainte-Véronique

17, Rue Michelet (angle de la rue José Frappa)

SAINT-ETIENNE

FOURNITURES GÉNÉRALES

POUR LA

PHOTOGRAPHIE

PEINTURE

AQUARELLES

ET LES

"ARTISAN PRATIQUE"

R. C. 16.285

LA GARANTIE

4, Rue Général-Foy, 4

Saint-Etienne (Loire)

TÉLÉPHONE 1-16

P. PERRET

Directeur-Propriétaire

Membre du Syndicat National
des Hommes d'Affaires

VENTE ET ACHAT D'IMMEUBLES
MAISONS - PROPRIÉTÉS - VILLAS
DOMAINES - CHATEAUX - TERRAINS

CESSIONS de FONDS de COMMERCE
ET D'INDUSTRIES

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES
RANTISSEMENTS
REDACTIONS D'ACTES
PUBLICITÉ
REPRÉSENTATIONS
IMPÔTS
ASSURANCES
COMPTABILITÉS

200 CORRESPONDANTS EN FRANCE

Bureaux à Paris et dans les principales villes de France

AFFAIRES SÉRIEUSES EXCLUSIVEMENT

Chèques Postaux — Perret Lyon n° 175-87

Chocolat Weiss

Magasin de Vente :

8, Rue Général-Foy, 8

Usine :

Avenue Denfert-Rochereau, 18

TÉLÉPHONE 1-80

CHOCOLAT EN TABLETTES

CHOCOLAT GRANULÉ POUR DÉJEUNERS

Pastilles, Croquettes, Napolitains, Langues de Chats, etc., etc.

SPÉCIALITÉ DE BONBONS CHOCOLAT

DRAGÉES CHOCOLAT — KALOUGAS — FEUILLES D'AUTOMNE

Roseaux du Forez, etc., etc.

Maison se recommandant pour la qualité de ses produits

R. C. St-Etienne 5.005

Les Portraits
Artistiques
DE
CRAX
PHOTOGRAPHIE
3, Place Marengo
SAINT-ETIENNE

CONFISEUR-GLACIER
P. CHAPELON
3, rue Camille-Colard,
et 10, Place de l'Hôtel-de-Ville
* * * *
DESSERTS
- GLACES -
CONFISERIES
CHOCOLATS
Téléphone : 13-05
R. C. St-Etienne 10174

HOUILLES - COKES - ANTHRACITES - SPÉCIALITÉ D'AGGLOMÉRÉS - BOIS
Société Anonyme LES FILS CHARVET
Capital : 8.000.000 de francs
Direction générale : 5, Place Marengo, SAINT-ETIENNE
Bureau de commandes dans la cour
USINE D'AGGLOMÉRÉS ET ENTREPOT A PONT-DE-L'ANE
SERVICE DE LIVRAISONS AU DETAIL ET A DOMICILE

- NOUVEAUTÉS -

MERCERIE
DENTELLES
BRODERIES
PASSEMENTERIES
- GALONS -
SOIES A COUDRE
ET A BRODER

MAISON LARDERET & SABOT
F. JOURJON
8, RUE MOHELET
SAINT-ETIENNE

BOUTONS
DOUBLURES
- SOIERIES -
VELOURS
FRANGES
- JOURS -
TRESSSES

gié, la lumière tremblante de la lune et le scintillement étoilé des flots, lui rendaient l'espoir de terminer heureusement son voyage. Et il déplora de n'avoir pas de guitare. Car il avait en sa jeunesse mis en musique mainte poésie amoureuse.

Enfin, sur les quatre heures du matin, on cria « Terre sur l'avant ! ». L'ancre fut jetée dans le port de Mante.

M. de Gouville fit transporter sa malle dans une hôtellerie de maigre apparence, la première qu'il rencontra. Car il était las, et comptait d'ailleurs ne se point attarder, mais repartir le soir par la chaise d'Evreux.

Il dormait depuis une heure, et rêvait aux caresses de ses enfants, quand des fourmillements montèrent sur ses jambes. Il alluma la chandelle. Béate et rondelette, une punaise s'épanouissait sur son oreiller, près de son nez. Il l'écrasa, et bondit du lit. Elles s'avançaient en bataillons serrés et contournaient le matelas en mouvements savants. M. de Gouville s'étendit sur le plancher, roulé dans son manteau. Il avait été lieutenant du Roy, et avait connu M. de Vauvenargues. L'exemple de ce stoïcisme souriant le soutenait aux heures difficiles. Et il se faisait un viatique d'un si glorieux souvenir.

Il dina d'un méchant plat de carottes et de quelque viande froide, servies en de larges assiettes, sur une nappe d'un blanc vague. La chaise qu'il avait retenue arriva bien en retard. De Mante à Evreux, il y a trois postes et demi. Il pleuvait. Le postillon était ivre. D'un coup de reins, il jeta la malle de M. de Gouville sur le devant de la chaise, et exigea d'être payé au départ. « Trois sols par poste, pour chaque cheval de brancard ou de trait ! ». Il vociférait. M. de Gouville paya. La chaise s'ébranla. Ils sortirent de la ville au grand trot.

A une lieue de là, ils glissèrent dans une ornière. Le chapeau de M. de Gouville tomba, et sa malle fit un bruit mat dans la boue. L'homme était dégrisé. Ils retroussèrent leurs manches, et fouettant le cheval, poussant à la roue, se dégagèrent.

On avait passé Bonnières, Passy et on approchait d'Evreux. M. de Gouville, dodelinant de la tête, sentait les ressorts impuissants à le protéger de l'essieu et les pavés du faubourg le secouer de soubresauts. Il pleuvait toujours. Son chapeau

boueux glissait sans cesse à ses pieds. Pour le ramasser, il posait avec timidité sa main sur le velours crasseux et mité du siège. Puis il fermait les yeux. Les bras serrés, la tête dans les épaules, il songeait à ses enfants. Une dispute l'éveilla. D'une voix pesante et grasse, un officier du Roy lisait au postillon : « Par ordonnance du 28 may 1742, défend Sa Majesté à toutes sortes de personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient de faire mettre aucune malle ou coffre sur le devant de leurs chaises mais bien sur le derrière ».

Pour une fois M. de Gouville s'emporta. Il était las et nerveux. Il injuria le postillon coupable et tint tête à l'officier. Une heure après, il était devant un exempt de police, entre quatre archers, et sommé de se rétracter. On verbalisa. La contravention, en bonne et due forme, exaspéra M. de Gouville. En réponse, on pesa sa malle. Il avait la manie des livres, et les y avait entassés sans mesure. La malle excéda le poids réglementaire, cent livres poids de marc. Nouvelle contravention. Et M. de Gouville, l'âme en deuil, s'en alla coucher dans la meilleure hôtellerie d'Evreux.

Il ne souffrit pas des punaises. Mais à quelques mètres de sa fenêtre, dans une grange, des comédiens de passage jouaient *Alzire* de M. de Voltaire. L'acteur, d'une étrange voix de gascon, déclamaient comme un tonnerre. M. de Gouville prit le parti de se lever et de se mêler à l'assistance. Il y avait grande presse. Devant lui, un gentilhomme campagnard agitait un immense chapeau à plume sur un torse énorme. M. de Gouville ne voyait rien. Il eut l'imprudence de prier l'homme de se découvrir. L'homme se retourna, se pencha, se renversa en arrière, s'écroula sur le banc de M. de Gouville, qui s'écroula sur le suivant. Et les bancs et les gens s'abattaient comme un jeu de cartes. M. de Gouville en sortit les jambes couvertes d'éraflures, le pourpoint déchiré. Il se remit au lit.

Dès six heures, le fouet claqua dans la cour de l'auberge. M. de Gouville se frotta les reins, but un bol de lait, s'approvisionna, et reprit espoir. Par les postes de La Commanderie, la Rivière, Marchéneuf, Duranville, L'Hotellerie, il atteindrait à la nuit la bonne ville de Lizieux où l'attendaient ses enfants.

Il chassa tous les mauvais souvenirs. L'horizon dans son âme devenait blanc comme sur les champs. Il neigeait. Une côte se présenta. Les chevaux n'étaient pas ferrés à glace. Le bidet glissa entre les brancards, si malheureusement qu'il se cassa une jambe. M. de Gouville, qui, dans les salons, se disait libertin, leva les yeux au ciel, et se signa. Verrait-il ce soir ses petits-enfants danser dans la lumière autour du beau sapin ? L'accident les tint trois heures sur le bord du chemin ; il fallut souper à Marchéneuf, dans une salle d'auberge, parmi la fumée et le bruit des voix étrangères. Cependant qu'à quelques lieues de là, ses enfants inquiets collaient le nez aux vitres, du côté de la grand' route,

Pour repartir M. de Gouville dut faire des bassesses. Le postillon invoquait la neige, la nuit, l'incertitude du trajet. Des sols tintèrent dans sa main. Il les palpa, fit encore mine de rester, cracha, et l'on repartit.

La neige ne tombait plus. La chaise allait péniblement, sans secousses, sans bruit, parmi les troncs noirs d'un petit bois, dans la blancheur uniforme et paisible, comme on voit sur les vitraux d'église, s'avancer le cortège des rois Mages. M. de Gouville s'était assoupi. Un hibou hulula. Des lumières, au bas d'une côte, brillaient. Un carillon tinta dans le silence, égal et solennel. Des paysans passèrent en chantant. Minuit chrétien sonnait l'oubli des maux et la paix des âmes. M. de Gouville s'éveilla à la porte de ses enfants. Sa fille l'accueillit de toute sa tendresse. Son gendre soutint ses pas lassés ; et ses petits-enfants, après un baiser sonore, revinrent danser dans la lumière, autour de l'arbre de Noël.

HENRI CHABROL.

HIPPOLYTE D'ESPINCHAL

ET SES " CHASSEURS D'HENRI IV "

ÉPISODE DES CENT JOURS EN FOREZ ET LYONNAIS (1)

La ville de Lyon, qui avait été sous la Révolution le théâtre d'un soulèvement royaliste, vit une seconde fois, en 1815, le comte d'Espinchal renouveler l'aventure de M. de Précý.

L'histoire de cet épisode, vieux déjà de plus d'un siècle, ne pouvait être écrite avec plus de sûreté que de la main de celui-là même qui dirigea l'entreprise, et c'est au journal militaire d'Hippolyte d'Espinchal que nous en emprunterons toute la trame et les détails les plus typiques.

Né le 29 août 1777, le colonel des chasseurs d'Henri IV était fils de Thomas-Joseph d'Espinchal, marquis de Massiac, et de Gabrielle de Gaucourt, mariés le 12 juillet 1772. Ses aïeux étaient restés longtemps barons de Dunières, en Velay, et seigneurs de Saint-Marcellin, en Forez. Lui-même devait épouser, après son aventure de Lyon, Marie-Geneviève de Montorcier, fille de Jean-

(1) Cette étude a été rédigée avec les documents inédits que renferment les archives de la maison d'Espinchal.

Ces archives sont aujourd'hui la propriété de l'un des auteurs de cette étude, Anfos Martin, qui les tient de son ami, feu Henry Mosnier, d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne), arrière-petit-fils de la comtesse Hippolyte d'Espinchal.

Robert, lieutenant-criminel en la Sénéchaussée de Clermont, et de Marie-Catherine de Charette, — veuve en premières noces de Jean-Baptiste Segret, capitaine de la Garde Nationale de Clermont, mort le 29 janvier 1813. Il en eut une fille unique, Louise-Gabrielle d'Espinchal, née le 9 juillet 1818, morte le 5 janvier 1828.

Agé de trente-huit ans au moment du retour de l'île d'Elbe, Hippolyte était alors dans toute la force de l'âge. Sa fougue naturelle, l'enthousiasme ardent d'une nature d'élite, en laquelle se retrouvait un indéniable atavisme, tout le désignait pour jouer brillamment le rôle qu'allaient lui présenter les circonstances, et dont il sut se tirer avec autant d'aisance et de doigté que son lointain ancêtre, l'incorrigible conspirateur du XVII^e siècle.

La fortune le servit d'ailleurs tout à souhait. Pour mener à bien son affaire il rencontra partout des amis dévoués jusqu'à l'héroïsme, des complices qui lui restèrent fidèles jusque devant la mort, à laquelle ils n'échappèrent parfois que par le plus grand des miracles.

Parmi tous ceux dont le concours favorisa son entreprise, il convient de nommer d'abord le comte de Fargues, maire de Lyon, Etienne Dupin, François de Gubian, M. de Valence, la marquise de Gayardon de Fenoyl, et le commandant Boisset.

Le comte de Fargues, qui fut député du Rhône, joua pendant la Restauration, dans la cité lyonnaise, un rôle trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son nom. Nous le retrouverons d'ailleurs à chaque page de cette histoire. Disons seulement que sa postérité est aujourd'hui représentée au Puy par la famille de Miramon-Fargues, et qu'il fut l'aïeul du marquis de Miramon, député de la Haute-Loire en 1876, représentant du comte de Chambord dans ce département.

Etienne Dupin, dont la famille était très ramifiée en Vivarais et en Lyonnais, remplissait les fonctions de Commandant de détachement dans le régiment des Chasseurs d'Henri IV. Payant toujours de sa personne, bravant tous les dangers et acceptant sans cesse les missions les plus périlleuses, il avança, en outre, des sommes importantes pour la solde des Chasseurs qui firent partie de ses expéditions.

Lorsque Louis XVIII remonta sur le trône, après les Cent Jours, Etienne Dupin eut même quelque peine à se faire rembourser les frais qu'il avait faits pour la cause royale, en dépit des attestations de son colonel, qui avait eu la précaution de « reconnaître la dépense faite par M. Dupin pour le service du Roi » et s'était engagé « à lui rembourser ladite somme sur les premiers fonds qui lui seraient remis par le ministre de la guerre ».

François de Gubian était maire de Grézieux; il fut l'un des plus précieux partisans d'Espinchal et son influence fut d'un grand secours aux Chasseurs d'Henri IV.

Marié à Antoinette Baget, il était le frère de Marie-Françoise de Gubian, née à Lyon en 1755, morte le 19 mai 1811 dans la ville du Puy, où elle avait épousé André-Hyacinthe de Nirande, officier au régiment d'Auvergne, chevalier de Saint-Louis, fils de Pierre et de Catherine Barthélemy.

M. de Valence fut surtout un infatigable bailleur de fonds. — Madeleine de Valcourt, marquise de Fenoyl, offrit spontanément son château pour servir de quartier général aux Chasseurs d'Henri IV; une véritable bataille se livra dans son parc, et son jeune fils, qui voulut prendre part à l'action, y fut blessé par une balle ennemie.

Enfin le commandant Boisset fut le digne émule et le parfait aide de camp du comte d'Espinchal.

Avant d'unir ses efforts à ceux de celui-ci, dans le Rhône et la Loire, il avait parcouru le Dauphiné « pour

rallier tous les Français qui étaient restés fidèles à leur Roi ».

Arrivé à Montélimar à la tête d'une petite troupe, il la laissa au duc d'Angoulême, qui venait de lever une armée en Provence. Il se rendit de là à Saint-Marcellin, où il faillit être arrêté, « comme ayant fait partie de la Garde royale du Midi. et ayant refusé, en présence de la garde nationale, de reprendre la cocarde de Robespierre ».

La nuit suivante, on vint le prévenir que sa vie était en danger. « Je me vis contraint, écrit-il, de partir au milieu de la nuit, pour échapper à l'assassinat médité sur ma personne par un de ces hommes familiers avec le crime par l'habitude qu'ils ont de le commettre ».

Il vint alors à Lyon, où il entreprit d'installer une imprimerie royaliste pour répandre les proclamations du parti et publier « un journal périodique paraissant deux fois par semaine ».

Mais tout n'alla pas sans difficultés. Personne ne se souciait de laisser établir dans sa maison une imprimerie de ce genre, et Boisset fut d'abord éconduit par tous ceux qui reçurent ses propositions : « Après m'être vainement adressé, écrit-il, à plus de vingt habitants de la ville de Lyon, pour avoir un local propre à y placer mon imprimerie, mais que je trouvai tous retenus par la crainte de se compromettre, je pris le parti d'affermir sous mon propre et privé nom une maison de campagne située hors des portes de la ville, sur le côteau de Sainte-Foi, afin d'échapper plus facilement aux recherches de la police ».

Le journal put enfin paraître; on le distribua dans la cité lyonnaise « avec la plus grande profusion ». On le répandit même dans toute la région et jusque « dans les départements circonvoisins ».

Des correspondants furent chargés, à Paris, à Genève, de faire parvenir avec exactitude à la rédaction tous les arrêtés royaux, tous les messages, toutes les nouvelles

propres à propager dans les masses les idées de résistance à la nouvelle organisation impériale, afin de « ramener l'opinion du peuple, égaré par les libellistes de Bonaparte et d'instruire tous les bons Français de leurs véritables devoirs ».

Le journal installé, Boisset et d'Espinchal se mirent en mesure de lever des troupes pour la cause royale. Le premier opéra dans le Rhône; le second, dans la Loire. Lorsque chacun d'eux eut réuni un certain contingent, on se mit en mesure de constituer un régiment, de le munir d'armes et de cartouches, puis on entra bravement en campagne.

Les enrôlements faits dans la Loire et le Rhône étaient de deux sortes : les uns, destinés au régiment d'Espinchal; les autres, aux troupes royales que constituait en Suisse M. de la Rochefoucauld.

Ces derniers n'étaient pas spéciaux au Forez et au Lyonnais. Toutes les provinces restées fidèles aux Bourbons devaient fournir leur contingent à ce recrutement, et le manuscrit d'Espinchal nous apprend que tandis que Boisset et son colonel travaillaient dans le Rhône et la Loire, le marquis de Macheco agissait de même dans le Velay.

Bien qu'étranger à la région du Puy, car il était né à Dijon le 12 juin 1773, Claude-Palamède-Louis de Macheco, marquis de Premaux, se rattachait par sa mère à l'une des plus anciennes familles de notre pays. Son père, François-Chrétien de Macheco, avait épousé en 1771 Nicole de Bouillé du Charriol, fille de Jean-Gaston et de Louise du Bocage, issue d'une illustre lignée alliée aux La Fayette, aux Urfé, aux Joyeuse, et dont l'un des derniers représentants, Charles-Amour de Bouillé, capitaine au 252^e d'infanterie, se fit tuer au Chemin-des-Dames, pour arrêter l'offensive allemande de mai 1918, à la tête de nombreux mitrailleurs du 286^e, originaires du Forez et du Velay.

Devenus, à la suite de cette alliance, possesseurs du château d'Alleret, dans la Haute-Loire, les Macheco n'avaient pas tardé à acquérir dans le pays une grande influence, qu'y conservèrent, plus tard, leurs petits-fils, les Ruolz. Claude-Palamède, qui fut successivement inspecteur général des Gardes Nationaux de France, maire de Saint-Privat-du-Dragon, conseiller général de la Haute-Loire, député à la Chambre Introuvable, mourut à Alleret le 9 décembre 1848. Il avait épousé, le 25 avril 1809, Amicie de Jaucourt, dont il eut trois filles, mariées au comte de Riollet de Morteuil, au marquis et au comte de Ruolz, ces deux derniers cousins-germains de l'inventeur du procédé de dorure qui porte encore son nom.

Ce que fut, dans le Velay, l'organisation royaliste dont s'était chargé Macheco, parallèlement à celle d'Espinchal et de Boisset en Forez et Lyonnais, un chroniqueur contemporain nous l'apprend avec force détails. Et le précieux manuscrit qu'il a laissé mériterait, comme celui d'Espinchal, d'être publié quelque jour. C'est le *Mémoire historique sur les événements les plus célèbres de la Révolution au Puy*, de Célestin Thomas, officier dans l'Armée Royale du Midi, curieux journal relatant dans leurs moindres détails les divers épisodes de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e jusqu'en 1823. Cet imposant mémoire, formant trois gros volumes, ne passe sous silence aucun des incidents de l'époque troublée pendant laquelle il fut écrit. Il nous apprend qu'en mars 1815 les volontaires royalistes vellaves qui n'allaient pas rejoindre en Suisse M. de la Rochefoucauld formèrent trois corps de troupes. Le premier avait à sa tête Marcellin de Licques de Ferraighne, fils du Premier Consul du Puy en 1783, et marié à Claire de la Boulaye, arrière-petite-fille de Jacques et de Claua de Mont-

boisier-Beaufort-Canillac. Parmi ses officiers, Célestin Thomas mentionne son propre frère, Thomas aîné; Victor Balme, époux d'Antoinette Reynaud; Alexis Péliissier de Montredon, fils de Pierre et de Toussainte de la Planèze de l'Herm, marié en 1802 à Henriette de Brye, dont descendent, au Puy, la famille Paul; à Montbrison, la famille de Vazeilhes.

Le second corps, commandé par le frère cadet de Célestin Thomas, comptait parmi ses officiers : le baron Théodore de Veyrac, Maire du Puy en 1819, dont le frère, Jules, fut père des marquises de Montalet-Alès, de Boisseulh et de Lénoncourt; — Louis-Guilhaume Charre de la Valette, qui fut président du tribunal civil du Puy, marié à Marie Sauzet de Saint-Clément, fille du baron de Jonchères, dont il eut une fille, mariée au comte Maxime de Causans; — Benoît-Charles des Sauvages du Roure, ancien officier commandant l'Etat-Major de l'Armée de Condé, marié à Laure de Vaublanc, nièce du ministre et sœur du chambellan du Roi de Bavière; — Jean de Cénat de l'Herm, Maire du Monastier, marié en 1818 à Henriette de Bronac de Vazeilhes; — le marquis de Sasselange; — François de Champalbert, dont le frère faisait partie de la maison militaire de Louis XVIII.

Dans le troisième se trouvait comme officier l'auteur du *Mémoire*, Jean-Philippe-Célestin Thomas, ascendant direct de mesdames Oulion et Rousse, oncle breton d'Augustin Molhérat, dont les petites-filles ont épousé le comte et le vicomte Malartre. Il avait pour collègues Jean-Louis Pradier, fils de Jean-Louis et de Thérèse Hedde; — M. Boulangier, de Saugues; — Gabriel du Garay, dont la descendance est aujourd'hui représentée par les familles de Chirac et Ladevèze.

Saugues, Pradelles, le Monastier, avaient envoyé chacun une compagnie entière, armée de pied en cap.

Dès que la petite armée fut constituée on se mit en

route vers le Forez, pour rejoindre les troupes d'Espinchal.

Celui-ci n'était pas resté inactif, comme on le verra plus loin par les extraits de son journal de route.

La nouvelle du débarquement de l'Empereur était pourtant venue le surprendre au moment où il s'abandonnait à la joie d'en avoir enfin fini avec les batailles, et de goûter, au milieu des dîners et des fêtes, un repos qu'il avait bien gagné.

Le 26 octobre 1814 il était rentré au pays, s'arrêtant au Malzieu, sur les limites de la Haute-Loire et de la Lozère, pour saluer un vieil ami de sa famille, le général Brun de Villeret, pair de France, dont le fils, Edmond, devait épouser Stéphanie de Veyrac et devenir le père de Mesdames de Lajudie et de Roton.

Deux jours après, il notait dans son journal sa joie de revoir son foyer : « Je rentrai, ce jour, sous le toit paternel, avec mes quatre membres, bien dispos, ayant échappé miraculeusement à toutes les chances d'une guerre désastreuse ».

Les réjouissances fêtant un retour aussi inespéré avaient occupé la mauvaise saison, et, le 8 mars, un coup de foudre déchirait tout à coup les rêves de repos et de paix dont se berçaient les combattants, las de tant de batailles :

« Les plaisirs et les fêtes s'étaient succédés à Clermont, pendant tout l'hiver, avec un véritable enivrement, et j'étais venu me reposer à Massiac depuis quelques jours lorsqu'on apprit le surprenant retour de Napoléon en France ».

Sans hésiter une minute, le comte d'Espinchal se rendit à Paris, « offrir au Roi sa vie et son épée ». Grâce à son carnet de route nous le suivrons désormais pas à pas pendant toute son aventure.

FORMATION DES « CHASSEURS D'HENRI IV ».

Le 8 mars 1815, « Napoléon avait débarqué le 1^{er} mars à Cannes sur les côtes du département du Var. Cet événement mit en mouvement toutes les passions, les opinions se heurtèrent, les fidélités s'ébranlèrent et les indécisions sur la nouvelle lutte qui allait s'engager, trouvèrent aussi de nombreux partisans. Bien que mes sympathies me portassent peut-être encore vers cette auréole de gloire que j'avais servie avec tant de dévouement jusqu'au dernier moment, et sans vouloir imiter ni blâmer mes anciens compagnons d'armes accourant en foule au devant de ce nouveau prestige je ne balançai point un moment à remplir le devoir que me prescrivait la foi du serment et je vins aussitôt à Paris, offrir au roi, ma vie et mon épée. Le jour même de mon arrivée, je priai mon ami le duc de Fitz-James de me présenter à Mgr le comte d'Artois.

Paris, le 11 mars. S. A. R. m'accueillit avec bienveillance et m'attacha sur le champ à sa personne comme officier d'ordonnance.

Les événements marchaient avec une effrayante rapidité. Il n'y avait malheureusement ni force ni unité dans le pouvoir. L'incertitude et la faiblesse étaient en opposition avec l'énergie de l'homme du destin. Il fallut succomber et abandonner un trône sur lequel un monarque doit savoir mourir lorsqu'il y est monté.

La détermination d'abandonner Paris et même la France fut une faiblesse qu'on reprochera toujours à Louis XVIII, et la chance des cinq cent mille baïonnettes étrangères auxquelles il a dû son retour dans la capitale peut d'autant moins servir d'excuse à cette conduite que le sort de la famille des Bourbons a dépendu d'une journée qui pouvait à tout jamais les exclure du trône.

Le 19 mars. La veille au soir que cette détermination du départ fut prise, Monsieur me fit appeler dans son cabinet, il me remit un pli cacheté pour le comte de Chabrol, préfet de Lyon, en me disant qu'il renfermait les instructions qui me concernaient; S. A. R. m'ajouta qu'elle comptait sur ma fidélité et mon dévouement et qu'elle espérait être bientôt à même de m'en témoigner sa reconnaissance. — Le lendemain matin, la famille royale abandonnait les Tuileries; le même soir, Napoléon y couchait.... Maintenant tous les faits que je vais citer, ont été déposés au ministère de la guerre, constatés dans les journaux de l'époque et plus particulièrement traités dans un ouvrage intitulé le « Panache d'Henry IV ».

Lyon, le 25 mars. En arrivant à Lyon le comte de Chabrol me communiqua ce que le roi attendait de moi. Il me remit une lettre du duc de Feltre qui était dans ses dépêches, ainsi conçue :

A M. le colonel d'Espinchal.

« Le roi, plein de confiance dans votre dévouement à sa personne, a pensé, Monsieur, que l'heureuse influence que vous pouvez exercer dans l'Auvergne et le département du Rhône pourrait être fort utile dans les circonstances actuelles. S. M. désire, en conséquence, que vous vous rendiez de suite dans ces départements et partout où vous jugerez convenable de paraître pour rallier à son service et par tous les moyens qui vous sembleront bons les Français de toutes les classes. — Les autorités civiles et militaires sont informées de l'honorable mission qui vous est confiée. Je ne redoute qu'elles ne s'empressent de vous seconder autant que cela sera en leur pouvoir.

« Je vous prie de me tenir au courant de toutes vos opérations afin que je puisse en rendre compte au Roi.

« Signé : LE DUC DE FELTRE ».

J'appris à cette même époque que Mgr le duc d'Angoulême était parti pour Agen et Toulouse afin d'y établir un gouvernement central. Madame s'était dirigée sur Bordeaux, Mgr le duc de Bourbon avec le marquis de la Rochejaquelin dans la Vendée, le marquis de Montcalm et de Bernis à Montpellier et dans la Lozère, et le comte de Macheco dans la Haute-Loire. Ce fut au milieu de la ville de Lyon que je m'occupai de la formation des chasseurs d'Henri IV. J'étais appuyé par une partie de la population. Les autorités incertaines sur l'avenir montraient plus de crainte que d'énergie. Le comte de Fargues, maire de Lyon, était tout dévoué au roi ; la garde nationale ne dissimulait point ses sympathies. Je crus donc pouvoir agir, sinon ouvertement, du moins avec quelque assurance. Je parvins en peu de temps à enrôler onze cents hommes et me procurer 900 fusils et 12,000 cartouches. Les fonds nécessaires m'étaient fournis par un riche négociant de Lyon sur la garantie du comte de Chabrol ».

Et d'Espinchal ajoute, dans une note jointe à son rapport au ministre :

« Parmi les personnages qui ont donné, à Lyon, pendant l'usurpation, les preuves d'un grand dévouement, l'on doit citer particulièrement M. de Valence, alors dans l'embarras de ses affaires par le bouleversement qui avait lieu.

« Royaliste par principes et par des sentiments soutenus depuis plus de vingt ans, M. de Valence scut qu'un parti royaliste se formait et que le comte d'Espinchal en était le chef. Il vint le trouver pour le prier d'agréer les services de son jeune fils, qu'il dévouait à la

cause du Roi, déposa une somme d'argent considérable, des poudres et deux chevaux, témoignant son regret de ne pouvoir faire davantage et surtout que son âge ne lui permit pas de se jeter dans les nobles dangers auxquels il fallait s'exposer.

« La famille Levrat, tenant l'Hôtel du Parc, à Lyon, est une de celles qui s'est toujours maintenue fidèle à son attachement au Roi. Connu pour ses principes, le comte d'Espinchal s'y était logé, et c'est là que pendant deux mois, malgré toutes les recherches de la police, on tenait conseil, on déposait les proclamations royales, on faisait partir et arriver des émissaires. Enfin cette maison pouvait être regardée comme le foyer des opérations que dirigeait le colonel d'Espinchal ».

« Mon projet, continue-t-il, dans son journal, était de m'emparer des hauteurs de Saint-Just tandis qu'un détachement devait attaquer l'arsenal, où se trouvaient quatre pièces de canon. Une cinquantaine de canonniers de marine, faisant le service de la place avec la garde nationale, n'attendaient que ce moment pour se déclarer ».

PROJETS POUR S'EMPARER DE LYON

Laissons un instant le journal du comte d'Espinchal et prenons dans le mémoire de Boisset les détails de l'enrôlement des Chasseurs et de la tentative de coup de main sur la ville de Lyon :

« Je m'occupai, écrit le compagnon d'aventure d'Espinchal, d'enrôler des volontaires royaux connus sous la dénomination de « chasseurs d'Henri IV ». Je leur procurai, par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir, la possibilité d'arriver en Suisse auprès de M. de la Rochefoucauld. Après m'être assuré moi-même, par un voyage que je fis dans le département de l'Ain, des

routes qui étaient les plus sûres, j'eus soin de donner à chaque chef de peloton, au moment de son départ, un itinéraire qui lui traçait le chemin qu'il avait à suivre, et qui lui indiquait en même temps les communes situées sur son passage où il pouvait s'arrêter sans danger, ainsi que le nom des habitans auxquels il devait s'adresser pour avoir les secours qui lui seraient nécessaires.

Dans cet intervalle de temps je reçus une lettre du sieur Betaud, l'un de mes chefs de peloton, datée de Bâle le 22 mai 1815, dans laquelle, après m'avoir fait part de l'accueil favorable que lui et ses compagnons d'armes avaient reçu de M. de Talleyrand et du baron de Marguerite, il me marquait que M. de la Rochefoucauld désirait que je continuasse mon organisation des Chasseurs d'Henri IV dans l'intérieur de la ville de Lyon, afin de faciliter l'entrée et l'occupation de cette ville.

J'établis à cet effet, dans tous les quartiers de la ville, des chefs de peloton. J'en choisis 27, chargés chacun dans l'arrondissement de sa section de me désigner les jeunes gens sur qui le Roi pouvait compter. Je parvins de la sorte, en l'espace de 21 jours, à faire 1109 enrôlemens.

Je fus puissamment secondé dans cette opération par les sieurs de Robert, brigadier des Gardes du Corps, Devoud, ancien Chevalier de la Couronne à l'Armée de Condé, et Désiré Duvernay, de Lyon.

Je fis aussi fabriquer 1200 cartouches et me procurai des fusils pour armer neuf cents hommes.

(A suivre.)

ANFOS MARTIN & BOUDON-LASHERMES.



hier et...

*Les
Traditions
Heureuses*

D U

Baptême

se perpétuent grâce à la
Finesse des Dragées,
à l'Élégante présentation des
Boîtes,
au Choix considérable de
Coupes et Objets d'Art
POUR



GIRAUGET

au jour d'hui
CADEAUX de MARRAINE

que l'on trouve

Au Parrain Prodigue

6, RUE GÉRENTET, SAINT-ÉTIENNE

spécialisé pour réaliser les Baptêmes Chics

BANQUE PRIVÉE

INDUSTRIELLE - COMMERCIALE - COLONIALE

Société Anonyme au Capital de 75 Millions

AGENCE DE SAINT-ÉTIENNE

4, Place de l'Hôtel-de-Ville et Rue de la Paix. 3

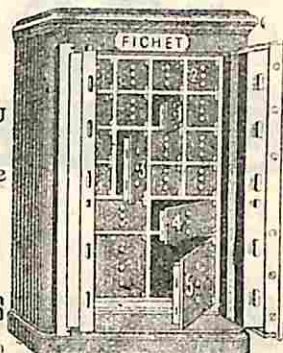
SOUS-AGENCES :

LE CHAMBON-FEUGEROLLES
FIRMINY, RIVE-DE-GIER
St-CHAMOND, St-BONNET-LE-CHATEAU

Toutes opérations de Bourse et de Banque
Paiements de Coupons
Souscriptions, Garde de Titres

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS

R. C. Lyon 1.420



Grand Salon de Coiffure ROGER

15, Place de l'Hôtel de Ville — SAINT-ÉTIENNE

TÉLÉPHONE 10.00

R. D. C. 18.324

SALON POUR DAMES 10 OUVRIERS

SALON POUR MESSIEURS, 5 OUVRIERS

SPECIALITÉ DE TEINTURE ET DE POSTICHES

ONDULATIONS — MASSAGE — MANUCURE

ONDULATION INDÉFRISABLE RÉSISTANT A TOUS LES LAVAGES

MAISON DE CONFIANCE — SALON POUR DAMES A L'ENTRESOL

GRAND TAILLEUR

POUR

HOMMES
ET DAMES

18, rue de la Préfecture

SAINTE-ÉTIENNE

Téléph. 13-92



UN ZOÏLE

M. ERNEST SEILLIÈRE (1)

IX

Tout de même une des vues les plus profondes de Comte et qui seule suffit à montrer la distance mentale qu'il y a entre le fondateur de la sociologie et le Messie du « nouveau christianisme », Saint-Simon. Je veux dire la séparation des deux pouvoirs, temporel et spirituel, dont les caractères déterminent les frontières : l'un pratique, spécial, local, organe de la solidarité, temporaire, concret ; l'autre théorique, général, organe de la continuité, universel, éternel, abstrait. L'un s'exerçant par la contrainte, l'autre par la persuasion. Auguste Comte a montré que la solution de « l'immense question de l'ordre », qui est tout le problème de l'heure présente, dépend de la séparation du temporel et du spirituel, et d'abord de la reconstitution d'une spiritualité efficiente.

Il serait surprenant qu'un Seillière l'eût compris. C'est pourtant le fondement même de la politique positive. Une régie des opinions et des mœurs, une puissance sans argent, sans titres, sans gendarmes, quelle « lubie » ! Et pourquoi cette division ? « Comme si les opinions et les mœurs, dit-il,

n'étaient pas la source des actes! » Si encore ce pouvoir spirituel avait été attribué par Comte à un Sénat, aux Seillières, à des gens décoratifs et décorés, aux Académies... Mais non, il s'en est bien gardé, le bougre, « le mauvais bougre », et ce sont des philosophes pauvres et inglorieux, des apôtres sans mandat, les femmes, les prolétaires que Comte désigne comme les divers agents du pouvoir spirituel à reconstituer.

Le positivisme est plein d'embûches pour ses détracteurs. Il met à la disposition de ceux qui s'en inspirent de nombreuses pierres de touche pour vérifier le cœur et l'intelligence de ses adversaires. La plus sûre est précisément cette question de la distinction du temporel et du spirituel.

Qui n'en aperçoit pas nettement l'importance capitale, qui ne la résout pas dans le sens comtiste, à tout le moins catholique, (comme Saint-Simon, par exemple), il dénonce son inaptitude organique à toute généralisation sociologique et, notamment, à la politique positive.

Par là, l'indigence mentale d'un Seillière s'étale au plein jour en marquant sa liaison directe avec la sécheresse du cœur. Car ce n'est pas sans raison qu'il redoute la formation d'une police de l'esprit.

X

Parmi tant d'insanités débitées avec l'imperturbable aplomb que donnent à la fois l'ignorance, l'indifférence morbide à l'exactitude et les succès mondains, il est assez difficile de discriminer ce qui provient de la mauvaise foi de ce qui émane de la sottise. D'autant plus que, très souvent, elles sont inséparables.

Ce qui est dit de la « loi des trois états », de la « foi mystique » de Comte au « progrès incoercible », — niaiserie. Mais l'omission constante, systématique, du principe relativiste? — Cela est trop gros et trop favorable à la falsification du positivisme pour n'être pas voulu.

Au surplus, il est des divagations qui outrepassent les bornes les plus lointaines de « l'idiotie académique ». Par exemple, quand M. Seillière prétend démontrer que Comte

est un disciple de J.-J. Rousseau par ce fait que Saint-Simon est lui-même un disciple de Rousseau (1).

Or il y a pis encore. « Au vrai, écrit M. Seillière, le comtisme participe étroitement du saint-simonisme, son origine essentielle, et s'est rapproché constamment du fouriérisme, son aboutissant naturel, — quoiqu'il ait ajouté certes des éléments originaux à ces deux nuances du mysticisme naturiste. »

Je suis bien sûr que M. Seillière ignore Fourier plus encore que Saint-Simon et Comte. Cela lui est venu sous la plume, et il a écrit « fouriérisme » comme il eût écrit « cabétisme », « colinsisme », « tartempionisme », etc. D'ailleurs, il parle encore, à propos de Comte, de « son invention sociale », de « son plan de société future, sa République à la mode de Platon, de Morus et de Fénelon »...

XI

Et pourquoi ce salpicon de contre-vérités effrontées? Tout simplement pour démontrer que Comte est mystique cependant que Seillière est positif!

Auguste Comte est « mystique naturiste » parce qu'il s'est donné une mission sociale réformatrice; parce qu'il n'a pas eu la vision géniale de la morale de « l'impérialisme rationnel », c'est-à-dire de... l'intérêt bien entendu; parce qu'il a cru que la raison humaine est une force orientée vers l'unité; parce qu'il accorde au sentiment sa place parmi les réalités humaines. « Nous voilà loin du positivisme au sens étymologique du mot (?), ajoute M. Seillière, et transportés dans la sentimentalité la plus avouée. »

Car la notion positive de l'Humanité, pour lui, est du théologisme. Il bafouille éperdument: « Le mysticisme consiste à combiner ses actes de conquête comme s'ils étaient appuyés par une *surhumaine* alliance, dont le sentiment se fait, indûment, le gérant. »

L'Humanité peut-elle être « surhumaine »? Mais non,

(1) On sait que nul n'a jugé plus sévèrement que Comte « l'hypocrisie rétrograde » des chimériques idéologies du *Contrat social* et la « sauvage anarchie » qu'elles proclament et déchainent.

elle est seulement sur Seillière depuis qu'elle ne grimpe plus aux arbres.

Le subjectivisme est positif quand il a une base objective. De même l'idéalisme quand il se borne à choisir parmi les réalités au lieu d'imaginer des chimères. Et le sentiment le plus élevé est foncièrement plus positif que la sottise la plus épaisse.

Ce nonobstant, notre Aliboron en finira d'un trait avec « l'ex-philosophe » qu'est Comte, en brayant que le *Système de politique positive* et la *Synthèse subjective*, sont « des ouvrages si évidemment dictés par la manie ». Et ceci attestera qu'il n'a lu que quelques parties de ces ouvrages : « En examinant ici la politique finale de Comte, c'est moins sa politique théorique, si évidemment arbitraire, que sa politique au jour le jour et son attitude devant la lutte des partis de son temps dont je prétends caractériser les tendances ».

La « politique au jour le jour » de Comte, qui ne lisait aucun écrit d'actualité, qui se plaçait hors du temps!... Cela seul, M. Ernest Seillière, suffirait à vous déshonorer.

XII

Le motif de ces insanités? Je ne puis croire que ce soit la méchanceté.

Peut-être y trouve-t-on, pour une part, cette rage plouto-démocratique bestiale contre toute grandeur de l'esprit. Mais il y a surtout, semble-t-il, que M. Seillière veut faire figure de chef d'école. Aussi lui faut-il manifester qu'il est bien supérieur à celui chez qui il a puisé deux ou trois idées. Habillées de galimatias, cela paraît original. Ces miettes de positivisme seront de la superpositivité. Mais, bien entendu, il ne faut pas qu'on en soupçonne la source.

Ainsi, il aura suffi à M. Ernest Seillière de jeter un coup d'œil sur le « tableau cérébral » d'Auguste Comte pour construire sa « philosophie de l'impérialisme ». Dans ce tableau, l'égoïsme fondamental est défini par les cinq instincts, nutritif, sexuel, maternel, puis militaire et industriel, dans l'ordre de l'accroissement de dignité et de diminution d'énergie. M. Seillière nomme « impérialisme »

l'instinct de domination, de prédation et de conquête. Mais Auguste Comte, de plus, a montré comment les penchants intermédiaires, par l'orgueil ou besoin de domination et la vanité ou besoin d'approbation, se socialisent peu à peu pour s'élever jusqu'à l'altruisme.

Le positif, d'après M. Seillière, c'est le rationnel; et la raison, c'est l'expérience sociale de l'Humanité accumulée, synthétisée. C'est cela, sans doute, et Comte l'a indiqué. Mais ce n'est pas que cela. « Positif » signifie, à la fois, dit Comte, réel, utile, certain, précis, organique, relatif et même sympathique. »

La découverte (?) de M. Ernest Seillière, c'est d'avoir pris une infime partie pour le tout. Son originalité (?) c'est d'avoir donné le nom d'*impérialisme*, qui ne convient nullement, à deux des instincts égoïstes définis par Comte et d'en avoir fait un baroque *deus ex machina*.

Rien de plus simpliste, on le voit, mais rien de plus court, rien de plus faux.

Au reste, M. Ernest Seillière a eu la candeur désarmante de reproduire à la fin de son volume un exposé de la philosophie de l'impérialisme par un de ses disciples (il en a!) M. Pierre Lacroix. Celui-ci a du moins le mérite d'écrire en français. Mais la clarté est funeste à ces sortes de « philosophies ».

Cet exposé, on l'a vu, peut tenir en dix lignes. C'est un grand avantage sur le positivisme que Comte lui-même n'a pu résumer qu'en une quinzaine de gros volumes extrêmement condensés.

M. Pierre Lacroix veut bien nous prévenir que M. Seillière n'a pas la prétention de fonder une religion... Ce serait pourtant sa prétention la mieux justifiée; car l'impérialiste bêtise ou la bêtise impérialiste est bien une religion. La plus répandue et la plus fervente de ce temps qui n'est sceptique qu'envers ce qui est lucide, élevé, puissant et vivant. Et certainement, s'il n'est qu'un piteux philosophe, M. Ernest Seillière (de l'Institut) a tout ce qu'il faut, au temporel comme au spirituel, pour être l'un des grands pontifes de l'abrutissement général. « Son œuvre », comme il dit, et surtout la dernière, le marque — au fer rouge de l'esprit implacable — pour cette haute indignité.

GEORGES DEHERME.

CHRONIQUES RÉGIONALES

FOREZ

LE VELODROME DE SAINT-ETIENNE

I

Il y a quelques dizaines d'années, un embryon de vélodrome fut créé dans notre ville, au parc de l'Etivallière, que venait de louer la Société de Sports, qui existe, du reste, encore. Ce vélodrome de construction rustique — la piste était en terre battue et les virages étaient à peine relevés — connut pourtant de beaux succès, et permit les magnifiques manifestations sportives, où s'illustrèrent les Dumoulin, les Grua, les Carrot, pour ne citer que ceux-là dont les noms sont encore dans toutes les mémoires. Nous retrouvons dans les annales de cette époque les témoignages de la fièvre que suscitèrent les rencontres de nos hommes avec l'équipe lyonnaise, dont Lambrecht était le chef, et des milliers et des milliers de spectateurs se déplaçaient pour venir applaudir nos représentants, avec un vif enthousiasme.

Pour des raisons particulières, la Société de Sports ne crut pas devoir continuer ses réunions, et d'ailleurs les sports mécaniques, motocyclettes et automobiles entrant en jeu, le cyclisme sur piste fut délaissé. Il fit place aux courses sur routes, d'ailleurs toujours florissantes, et où nombre de Stéphanois se couvrirent et se couvrent encore de gloire. Par ailleurs, de nombreuses villes de France construisirent et modernisèrent leurs pistes découvertes, et c'est maintenant un nombre imposant de vélodromes qui, durant la belle saison, fonctionnent un peu partout à la satisfaction de la foule sportive.

Or, l'évolution industrielle et commerciale de notre ville s'est accrue dans des conditions considérables. L'industrie du cycle dont Saint-Etienne est le centre incontesté, alimente non seulement la France, mais une notable partie des marchés étrangers. Plus de 20.000 ouvriers gagnent leur vie dans cette fabrication spéciale où s'affirment chaque jour davantage, les qualités d'initiative de nos inventeurs. Malgré cela, par une aberration

singulière, la cité Stéphanoise où par rapport à la population, la proportion des affiliés à l'U. V. F. est la plus forte de France, n'avait pas de vélodrome.

Il faut dire, évidemment, que l'exploitation d'un vélodrome découvert, dont le succès est intimement lié à la température, et devient un désastre quand il pleut, n'est pas chose facile. C'est sans doute ce qui a arrêté les initiatives. L'idéal est un vélodrome couvert, où spectateurs et coureurs étant toujours à l'abri, on peut offrir, sans aucun risque, pendant les longues soirées de la mauvaise saison, le spectacle passionnant des courses cyclistes.

Mais un vélodrome couvert, par ces temps de vie chère, coûte de grosses sommes. Seul en France, Paris en possède un, et les résultats financiers de l'entreprise sont extraordinaires. C'est là où se déroulent les fameuses courses derrière moto dont nous aurons nous-mêmes bientôt la primeur. A l'étranger, Bruxelles, Londres, Gand et Hambourg, sont les seules villes qui suivant l'exemple de la capitale ont construit une piste couverte.

Un certain nombre de nos concitoyens, pleins d'enthousiasme et de foi, cette foi qui déplace les montagnes, se mirent dans la tête de doter notre ville de ce « joyau » — qu'est un vélodrome couvert, salle immense où d'ailleurs peuvent s'organiser nombre de fêtes. Demandez leur combien il fut difficile, au début, de faire partager leur idée, même par les amis, qui cependant s'y trouvaient directement intéressés. La tâche parut longtemps impossible, rien qu'à cause de son ampleur. Ils ne se laissèrent décourager par rien, et de précieuses collaborations ayant surgit l'idée fut mise sur pied définitivement; une société fut constituée, et aujourd'hui s'élève presque en plein centre de la ville, aux angles des rues Denis Papin et Daguerre, une merveilleuse construction dont les dimensions étonnent les non initiés.

Elle dresse sa masse imposante, là, où quelques mois auparavant, se trouvait un terrain fortement en pente, offrant une différence de niveau de l'ouest à l'est de quelque vingt mètres, terrain qui paraissait impropre à pareille tentative. La surface couverte est de près d'un hectare, les bâtiments — ou plutôt le bâtiment — a une longueur d'environ 120 mètres sur une largeur de 80, et pour ceux que les chiffres intéressent en face de l'effort accompli, disons que le poids de la charpente métallique dépasse 360.000 kilogs, que le nombre de moellons est de 65.000, qu'il a fallu 25.000 tombereaux de remblai pour égaliser le terrain, que 1.000 mètres cubes de bois n'ont pas suffi, et que rien que pour l'assemblage des 3.800 mètres carrés de vitrages, il a fallu 9.000 kgs de mastic.

II

Le nom de vélodrome qu'on a donné à l'entreprise ne paraît pas très juste quand on sait les projets de ses auteurs. Cette appellation n'éveille,

en effet, que l'idée des courses de cycles. Le nom de Palais de Sports semblerait beaucoup mieux approprié. En effet, pourront se pratiquer, dans d'excellentes conditions, en dehors des courses qui présentent un caractère de diversité incroyable, le tennis, la boxe, la course à pied, le basket ball, le patinage à roulettes, la culture physique, et ultérieurement si le succès répond aux espérances, la natation, car une vaste piscine est prévue. On voit qu'il y a là de quoi contenter les plus difficiles, et si, pour l'ouverture, toutes les installations intéressant les divers sports ne sont pas complètement terminées, leur parachèvement suivra son cours, et tout sera prêt pour l'ouverture définitive au mois d'octobre.

Parlons d'abord du cyclisme, puisque c'est lui le premier intéressé : La piste construite tout entière en bois a une longueur de 250 mètres sur 7 de large, les formidables falaises constituant les virages sont inclinées à 48° et donnent l'impression d'un mur à pic. Les coureurs ont à leur disposition dans le sous sol, plus de 50 cabines, et ce nombre ne suffira certainement pas étant donné le nombre des demandes. Le vélodrome possèdera son matériel motos et une équipe d'entraîneurs spécialisés.

Du côté spectateurs, les quelque 10.000 personnes qui pourront s'asseoir, ce qui donne une idée de l'ampleur de la construction, auront la plus parfaite visibilité sur toute la longueur de la piste, problème qui était particulièrement difficile à résoudre. En dessous de chaque étage seront installées d'immenses buvettes, et sous le virage sud, se trouvera un buffet restaurant tenu par une des premières maisons de Saint-Etienne, c'est dire que toutes les commodités seront largement assurées et que le Palais des Sports deviendra le rendez-vous obligé de tous les amateurs.

Au point de vue tennis, une société d'ores et déjà en formation a loué le centre de la piste, où elle compte installer quatre courts, dont probablement deux sur bois et deux sur terre battue. Composée des meilleurs spécialistes de la raquette de notre ville, ladite société compte bien organiser au vélodrome des réunions sensationnelles où les grands as ne manqueront pas de se rendre, car une pareille installation avec une hauteur de 25 mètres au dessus des courts, est absolument unique. Henri Cochet, champion du monde, a été le premier à promettre son concours pour l'inauguration, étant donné les amicales relations qu'il n'a cessé d'avoir avec les joueurs stéphanois. C'est dire que le tennis sera, par le fait même, de plus en plus en faveur, dans notre ville, où rien n'était plus préjudiciable que l'impossibilité d'entraînement pendant 6 mois.

Enfin, nous croyons savoir qu'une première réunion de boxe sera organisée d'ici très peu.

III

Concluons.

1° La répercussion sportive de cette initiative sera considérable, et c'est là un des points les plus à considérer. Admettons en effet, que le nombre

des coureurs dans notre ville s'élève actuellement à 250 par exemple — ce chiffre est un minimum — nous pouvons être certains que d'ici deux ans ce nombre sera doublé. En effet, dans ces « pistards » il y a des étoiles qui s'ignorent et des as qui se révélant tout à coup à l'admiration de leurs concitoyens, iront porter au loin les couleurs stéphanoises. En raison de de la piste modèle, une des plus vite que l'on connaisse, il faut s'attendre également à des performances approchant de très près, ou peut-être même dépassant celles des meilleurs coureurs français ou étrangers.

2° La répercussion industrielle et commerciale au moins aussi importante que la sportive, ne va pas tarder à se faire sentir. La présence d'une pareille piste à Saint-Etienne a déjà obligé plusieurs de nos constructeurs à étudier des modèles spéciaux qui ne sont plus basés sur les mêmes données que les vélos de route et ainsi notre belle industrie du cycle verra encore se renforcer le renom déjà acquis sur le marché mondial.

3° N'oublions pas la répercussion sociale que d'aucuns n'ont pas encore entrevue et qui sera excellente à tous les points de vue. Le vélodrome va créer un — « milieu » — les spectacles qui s'y dérouleront attireront avec les familles toute une foule de jeunes gens passionnés pour les sports. Ce sera là une occupation saine, agréable et intéressante, et il suffit de prendre une habitude pour ne plus pouvoir s'en passer ; combien ce spectacle sera préférable aux longues stations dans les estaminets ou dans les dancings.

Ainsi, le sport, l'industrie, la morale, trouveront à la fois dans la création du palais des sports la plus intelligente et la plus vive des satisfactions. Souhaitons donc le succès aux dirigeants qui n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine, et espérons que dès le premier juin tout Saint-Etienne connaîtra pour longtemps, très longtemps, le chemin de la rue Denis-Papin.

C'est en effet à cette date du 1^{er} juin qu'est fixée l'ouverture avec un programme de tout premier ordre dont les deux clous seront :

1° Une course à l'américaine de 50 kilomètres où s'aligneront nos meilleurs départementaux et 2° des matches derrière moto où nous verrons figurer les grands spécialistes du moment : Larrue et Dupuy, et enfin le prestigieux marseillais Gannay, qui vient de se révéler dernièrement comme un des grands as de la spécialité.

Que tous les sportifs soient donc au rendez-vous donné le lundi de la Pentecôte. Ils n'auront pas à le regretter.

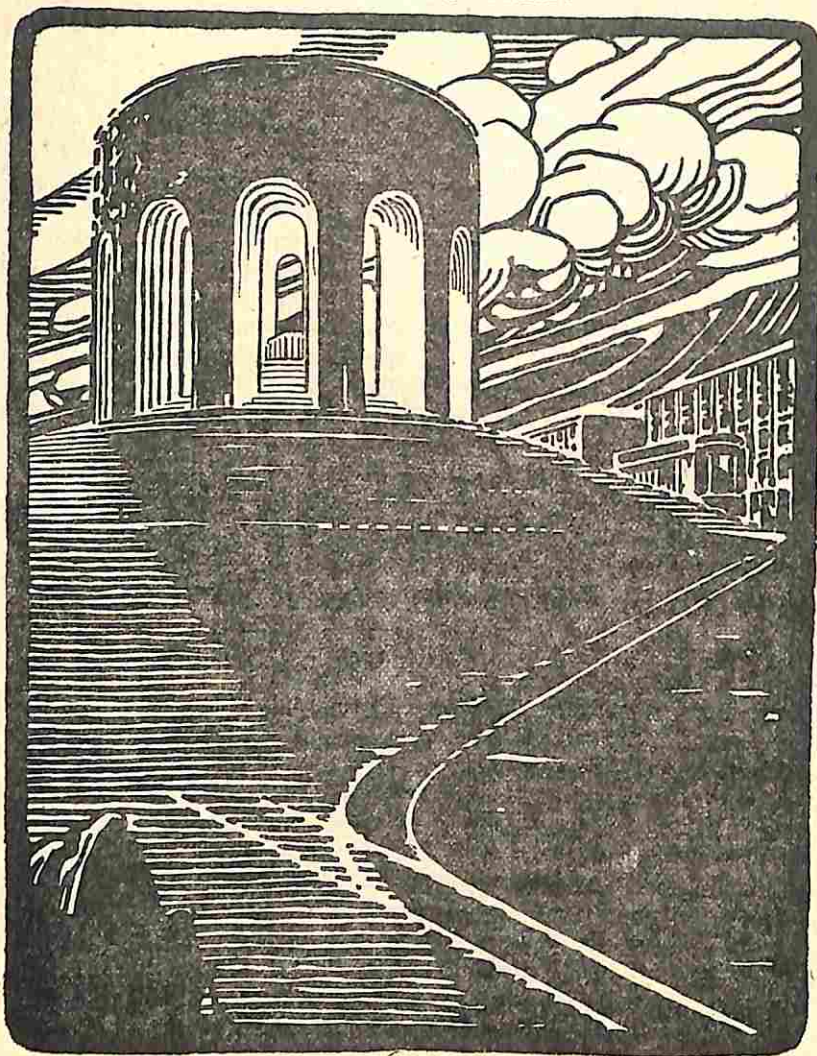
X...

LE CONCOURS HIPPIQUE DE 1925.

Le concours hippique de Saint-Etienne, organisé par le Rallye Monts-Jarez, aura lieu cette année les samedi 20 et dimanche 21 juin, au stade municipal de la Chaléassière, mis à la disposition du Comité par la Ville.

La proximité du concours hippique de Vichy promet des engagements nouveaux aux diverses épreuves.

MONUMENT AUX MORTS



Nous avons publié dans notre dernier numéro le texte de l'appel du Comité aux souscripteurs. Nous sommes heureux aujourd'hui de publier un des dessins qui ornent cet appel.

A la demande du Comité, la maquette du Monument figurera à l'Exposition de peinture moderne, avec quelques œuvres des deux sculpteurs, MM. Rochette et Larrivé.

POUR L'AMÉNAGEMENT DE LA VILLE

Nous avons reçu la lettre suivante que nous publions simplement. Aussi bien dit-elle tout ce que nous pourrions dire.

Comment n'avez-vous pas eu l'idée de proposer aux candidats aux élections municipales un programme? Oh! bien entendu, pas un programme politique, mais un plan de réformes et de créations nouvelles, inspiré par le souci de l'esthétique de la ville. Et sinon un plan, du moins quelques suggestions. Vous nous l'avez dit souvent, et je vous approuve, chacun ici a son rôle à remplir. Les grandes réformes de voirie urbaine coûtent cher; elles profitent à tous en dernière analyse, mais ce sont dépenses qui, dans un budget public, ne sont point balancées par des recettes immédiates et directes: qui se lance, étant à la mairie, dans ces réformes, s'il gagne sa statue dans un avenir lointain, risque bien, tout d'abord, de perdre son siège à l'hôtel de ville. Le rôle revient à qui dispose d'un organe indépendant de la politique, de provoquer ces initiatives, de les soutenir, et d'interdire que les partis exploitent dans leurs luttes électorales l'accusation de dilapidation en semblable matière. Le risque aurait été pour vous qu'un parti, un seul, acceptât votre programme; on aurait aussitôt accolé à votre plan une étiquette politique, et l'échec de ce parti aurait pu compromettre définitivement le sort des réformes les meilleures.

Il est trop tard aujourd'hui, et, quand votre numéro paraîtra, la municipalité sera élue pour quatre ans; le scrupule n'est plus de mise. Est-ce une raison pour se taire? Je ne le pense pas et je vous engage vivement à passer la revue des transformations urbaines que l'on peut souhaiter. La liste en est longue, où l'on peut choisir les grandes lignes d'un plan harmonieux à accorder aux ressources financières.

Saint-Etienne devra bien arriver à prendre figure de grande ville et à rejeter ce qui rappelle encore ses origines de grosse bourgade. Le pittoresque du marché de la place du Peuple, qui vient trois fois par semaine embouteiller le centre de la ville, ne s'accorde plus du tout au bâton blanc des agents municipaux. Le moment est venu de reléguer plus loin les balles de légumes et les épluchures de choux et de carottes. Tout près encore, les toiles blanches du marché forain de la place des Ursules doivent disparaître. Quand les espaces libres manquent tant à St-Etienne,

il est inadmissible que la Ville n'emploie pas à son embellissement ce vaste terre-plein. En installant là un grand jardin à la française, qui entraînerait un dessin nouveau du square Waldeck-Rousseau, en supprimant l'affreuse grotte, on peut réaliser facilement et à peu de frais, un cadre très intéressant. Cela lèse quelques intérêts particuliers, mais non celui de la collectivité, sinon celui-là par la suppression une appréciable source de revenus : une solution peut être aisément trouvée.

A une autre extrémité de la ville un bouleversement est en train qu'il suffit d'orienter vers une large vue de l'avenir. La place Fourneyron va être modifiée : c'est ici que s'élèvera le monument aux Morts. Ce carrefour désordonné ne possède aucune intelligence ; la composition de la nouvelle place devra être dominée par le monument qui la centrera. Cet emplacement doit devenir le centre d'un quartier de la ville de demain. Il y a là à proximité des espaces libres, un tout proche et qui s'ouvre presque sur la place, la Providence. J'en connais qui y voient en imagination un grand jardin public.

Un aménagement nouveau en ce point a ce gros avantage d'embellir l'entrée même de la cité. Il n'est pas si mauvais de songer aux étrangers quand on envisage la transformation de la ville. Dans une cité où le passé n'a point laissé la marque désordonnée mais émouvante d'âges successifs, l'étranger aime que de grandes lignes très simples guident ses pas. La situation nous engage à réaliser chez nous, du moderne, du confortable simple. Les grandes voies publiques entrent dans ce programme. En considérant le plan de St-Étienne, j'ai rêvé parfois de voir réaliser une grande voie de circulation, boulevard ici, simple rue là, qui partirait de Chateaucieux, emprunterait le boulevard Jules Janin, la rue Augustin-Thierry, et de là en empruntant les rues existantes ou en évenant les pâtés de maisons, serait jalonnée par la place Jacquard, le Palais de Justice, la place Boivin et la Grand'Eglise, la place des Ursules, le cours Victor Hugo, et viendrait rejoindre le cours Fauriel par la rue de la Badouillère ou la rue des Francs-Maçons.

C'est un grand projet dont la réalisation ne saurait être proche, mais dont l'idée admise peut orienter au jour le jour des aménagements partiels, successifs.

Il y a des réformes plus faciles à réaliser, et même en plein centre. La création de galeries couvertes au rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-ville a été envisagée à diverses reprises. C'est une réforme à laquelle l'opinion publique doit pousser résolument. La cour intérieure de la maison commune peut aisément former un cadre élégant. Un projet a été étudié de couverture de la cour ; c'est une idée qui ne me semble pas séduisante, que l'on prévoie une couverture par tente ou par toiture légère amovible, parfait, cela fournirait à l'occasion une salle d'exposition, mais je préférerais voir conserver la cour avec le décor qui ne manque pas d'élégance de

l'escalier tournant intérieur. Semblable transformation serait sans doute coûteuse, mais la location des locaux du rez-de-chaussée (quel emplacement conviendrait mieux au Syndicat d'Initiative) pourrait assurer à la ville des revenus intéressants.

Si nous revenons au quartier Fourneyron, là encore un aménagement des choses existantes peut être envisagé. L'Ecole des Mines sera transportée bientôt au Rond-Point. Chantegrillet devient libre. Il y a là un jardin et un bâtiment. Souhaitons que l'on ne touche au jardin que pour l'agrandir et lui donner accès sur le cours Hippolyte Sauzée. Le bâtiment peut être utilisé, et utilisé par l'Ecole professionnelle dont le développement exige l'extension. Nous savons que le développement de l'Ecole préoccupe l'administration municipale. Ne pourrait-on envisager la création d'une école d'armurerie pour laquelle on obtiendrait la consécration d'école nationale. La collection d'armes du Palais des Arts, dont la haute valeur est surtout appréciée des spécialistes, viendrait fort heureusement former un musée de l'armurerie dans le château de Chantegrillet. Cela mettrait plus à l'aise notre musée où un reclassement nouveau s'impose, et permettrait de réserver une salle pour les expositions provisoires d'œuvres modernes ou les retrospectives dont on demanderait périodiquement les éléments à Paris.

On trouverait plus de place encore au Palais des Arts en se décidant à transporter ailleurs la Bibliothèque, qui, elle, se trouve terriblement à l'étroit, à ce point qu'il reste tout juste les rayonnages nécessaires pour recevoir les acquisitions nouvelles des deux ou trois prochaines années. Il est à souhaiter que l'on aménage le plus tôt possible ou construise un bâtiment adapté à ce rôle de bibliothèque. Sans être d'une valeur exceptionnelle, notre bibliothèque est intéressante et sa valeur est insoupçonnée de beaucoup. On découvrirait, je crois, l'emplacement nécessaire aux environs du Lycée de garçons, où le local de l'Harmonie était récemment à vendre.

Ce n'est pas tout. Une salle de conférence et de concert nous manque, qui pourrait fort bien être créée à la place de l'ancienne église Saint-Charles. Le grand local d'exposition, dont on déplore l'absence périodiquement, devrait être édifié sans retard ; il serait parfaitement situé à la place du restaurant populaire, la place Carnot offrant à côté l'espace exigé par les manifestations de plus grande envergure.

Nous avons encore souvent parlé de l'intérêt qu'il y aurait pour la ville à acquérir la vieille maison de la place Boivin pour y installer le musée du vieux Saint-Étienne. La société des Études locales y trouverait son siège et pourrait y réunir une bibliothèque d'histoire locale.

L'énumération pourrait se poursuivre plus longtemps, mais voilà déjà de quoi occuper l'activité d'une municipalité. Essayez donc avec ces éléments d'établir un programme de réalisations que les Amitiés présenteraient à l'administration municipale. Et pourquoi ne proposeriez-vous pas un

concours public, doté de prix, dont le sujet serait un plan d'aménagement et d'embellissement à la ville.

De toutes façons parlez-en. Vous êtes bien placés pour le faire. Ainsi vous obtiendrez deux résultats précieux : vous intéresserez le public à l'avenir de la ville, et vous encouragerez la municipalité en l'assurant, si elle veut agir, de l'approbation de tous.

Vous pourriez, je crois, compter sur l'appui de beaucoup de nos compatriotes, comme vous pouvez compter sur le mien.

LA CASCADE DU GOUFFRE D'ENFER

Quelques lignes dans les journaux ont suffi à annoncer que le dimanche 18 avril la grande cascade du Gouffre d'Enfer jouerait de 7 heures à midi.

C'est tout juste si entre 11 heures et midi une douzaine de personnes regardaient le spectacle. Combien sont-ils de Stéphanois qui n'ont jamais vu la grande cascade, de ceux-même, de ceux surtout qui s'extasient, en Suisse, devant le plus mince filet d'eau amené au sommet de la montagne à grands renforts de conduites en bois, et précipité, le dimanche seulement, dans une gorge dont le pittoresque est bien loin de valoir souvent celui du Gouffre d'Enfer.

Le spectacle est réellement beau. Combien l'ignorent ! C'est triste merveille qu'on ne nous le fasse pas savoir. A défaut d'un syndicat d'initiative qui partout ailleurs organiserait un service d'autobus, comment les gens du pays n'ont-ils pas l'idée de faire quelque publicité ? Eux du moins en retireraient un bénéfice personnel, et c'est là un mobile qui, de nos jours, l'emporte sur le souci de l'intérêt général.

VELAY

BEAUX-ARTS. — PEINTURE.

M. Lafay expose à la vitrine Farigoules une série complète de belles aquarelles, dont la plupart sont consacrées aux sites les plus pittoresques de la région du Puy. Les habitants de notre ville sont habitués depuis déjà longtemps au brillant coloris et au relief saisissant des œuvres dues au pinceau de cet artiste, resté fidèle aux paysages vellaves. Quelques-uns de ses tableaux nous ont pourtant agréablement surpris, parce qu'ils font ressortir de façon merveilleuse le charme et la beauté propre des sujets traités par le peintre.

Nous signalerons parmi ces derniers l'intérieur de la basilique de Notre-Dame du Puy. Jamais, jusqu'ici, les élégantes guirlandes de bois sculpté

qui décorent la chaire de notre Cathédrale n'avaient été rendues avec autant de poésie et de couleur. L'éclairage teinté de mauve et de lilas qui coule à travers les vitraux pour venir animer ces guirlandes de fleurs, ajourées comme une dentelle, est d'un effet particulièrement séduisant.

Toutes nos félicitations à l'artiste.

SCULPTURE

La vieille école de sculpture vellave du maître Vaneau renaîtrait-elle de ses cendres ? Après deux siècles de gloire ininterrompue elle avait été brusquement arrêtée dans son essor par la Révolution, et Julien, son dernier disciple, avait emporté à Paris, où la célébrité déjà lui était acquise, les traditions artistiques des ateliers de Monistrol et du Puy, tandis que les frères Michel, devenus les sculpteurs les plus en renom du royaume d'Espagne, s'y voyaient élevés tour à tour à la présidence de l'Académie Royale et remplissaient de leurs chefs d'œuvre la capitale et les palais royaux.

Après un demi-siècle, un nouveau Vaneau surgissait, humble et modeste fils de St-Ignace, Besqueut, qui se voyait attribuer pour son *Sacerdote* la médaille d'or du Salon.

Mais Besqueut restait isolé. Sa génération n'avait pas semblé s'orienter vers son art. Il était, au Puy, sans disciples.

Aujourd'hui, la nouvelle génération paraît plus disposée à s'inspirer de son génie.

Au Puy même, à Saint-Julien-Chapteuil, patrie des sculpteurs Layes, de jeunes sculpteurs se révèlent, qui semblent prêts à renouer la tradition, un instant interrompue par les troubles politiques du début du XIX^e siècle. Les œuvres qu'ils produisent déjà permettent d'espérer pour demain des travaux plus brillants encore.

Ils ont pour eux la jeunesse et l'ardeur ; ils ont le désir de bien faire, la passion de leur art, la volonté surtout, sans laquelle rien n'est possible.

En les félicitant de ce qu'ils ont fait jusqu'ici souhaitons-leur ardemment de réaliser l'idéal qu'ils ont rêvé d'atteindre.

DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE AU MEYGAL

M. l'abbé Oddes, curé de Boussoulet, vient de découvrir dans la forêt du Meygal de curieuses ruines d'habitations préhistoriques, groupées le long d'une voie antique allant de Vivarais en Forez par la Chalm du Pin, le Meygal, le Bois des Margots, Yssingaux et le Camp des Bânis.

Il y a là une centaine de fonds de cabanes, parmi lesquels on retrouve de gros morceaux de terre cuite, non pas précisément de briques, mais d'une sorte de voûte faite d'une seule pâte argileuse recouvrant chaque logis. Après avoir construit à pierres sèches le bas de leur maison, les

habitants l'emplirent probablement de bois, recouvrirent d'une croûte d'argile chaque bûcher, puis y mirent le feu. Au bout de quelques jours de cuisson, le revêtement d'argile ne formait plus qu'une brique unique, dont la partie intérieure était noircie sur un centimètre d'épaisseur, tandis que la partie extérieure restait rougeâtre. Ce sont des fragments de cette carapace que l'on trouve parmi les ruines, avec des débris de poteries et des pierres effondrées.

Une source jaillit au milieu des maisons détruites. Le site est, par lui-même, très pittoresque, et le décor de grands sapins et de laves bleues, qui l'encadre fort agréablement, n'est pas pour nuire à la beauté du paysage.

On ne fait malheureusement aucune trouvaille artistique parmi les décombres de ce coin de forêt, car les ruines remontent à une époque qui n'est pas des plus riches en manifestations de ce genre.

UN ROMAN DE PIERRE CALEL

Notre ami Pierre Calel, félibre et lauréat de l'*Escolo dei Boumbardamen*, ancien rédacteur en chef de l'*Echo des Gourbis*, publie en collaboration avec sa sœur un délicieux roman aux *Editions Spes* : la Terre du Bon Dieu.

Cette œuvre, alerte et d'une belle venue, fait le plus grand honneur à ses auteurs, qui s'y sont inspirés de leur amour pour leur Quercy et ont su en faire l'idéalisation d'un régionalisme à la fois très simple et très profond. L'âme de leur petite patrie se retrouve tout entière en ces feuillets, qu'emplit une poésie très douce et très vivante.

La *Terre du Bon Dieu*, c'est la paroisse du curé Véry, tombé dans un village à peu près mûr pour les soviets, et qu'il parvient, au prix d'un dévouement qui monte jusqu'à l'héroïsme, à ramener aux idées saines de la tradition ancestrale.

Pierre Calel, qui nous était déjà connu, comme journaliste de tranchée, comme poète et comme chansonnier, se révèle en ce livre romancier enchanteur. Tous ceux, et ils sont nombreux en Forez et en Velay, qui ont pu apprécier sur le front l'œuvre du directeur de l'*Echo des Gourbis*, retrouveront dans son roman le charme bien spécial dont il a le secret.

A. BOUDON-LASHERMES.

Ancienne Maison L. ROSSI

43, rue Gambetta, 43

--- Saint-Etienne ---

A. Benel-Rossi, Succr

Miroiterie

Encadrement

Terres cuites

Bois doré

Céramiques d'Art

Eclairage de Luxe

Antiquités

Articles Religieux

R. C. St-Etienne 18669

FIANCÉS...

achetez vos Bijoux

A LA MAISON

H. FOUSSARD

1, Place Dorian, 1

R. C. 15412 SAINT-ETIENNE Télép. 619

vous y trouverez

LES PLUS JOLIES BAGUES

—

GRAND CHOIX
DE

CADEAUX

pour Premières Communions

Entreprise Générale d'Electricité

ADRIEN PEYRARD

Ingénieur-électricien I. E. G., Expert près des Tribunaux

Magasins et Bureaux :

12, Place Villebœuf, 12

Ateliers :

17-19, Rue Chapelon, 17-19

INSTALLATIONS D'USINES — ÉCLAIRAGE
-- FORCE MOTRICE — TÉLÉPHONE --
TABLEAUX DE DISTRIBUTION

Transport de force - Dynamos - Alternateurs - Moteurs
Installation et Fourniture de Postes radio-téléphonique

SEUL DEPOSITAIRE DE LA
Société Alsacienne de Constructions Mécaniques de Belfort

R. C. Saint-Etienne 12288

TÉLÉPH. 0-11

TÉLÉPH. 0-11

Où faut-il s'assurer ?

A une très forte Compagnie

à LA PRÉVOYANCE-ACCIDENTS

Pour tous les risques Loi et Droit commun, y compris : glaces, dégâts des eaux, vol, grêle, mortalité du bétail, chevaux de course, aviation.

à LA PRÉVOYANCE-INCENDIE

Pour les risques du feu et des explosions.

à LA PRÉVOYANCE-VIE

Pour les risques du décès, les Rentes Viagères, (tarifs minima, combinaisons particulières).

Assurance contre le Chômage

MARIUS DELOMIER

AGENT GÉNÉRAL

9, Place Dorian, 9 — SAINT-ETIENNE

Téléphone : 400

RENSEIGNEMENTS GRATUITS
RÉGIE D'IMMEUBLES

R. C. Seine 56.085-56.086-56.087

Ramel, Tardif & C^{ie}

BANQUIERS

SAINT-ETIENNE

Téléphone } 5.54
13.33

FIRMINY

Téléphone n° 9

Toutes opérations

DE

BANQUE - TITRES

BOURSE & CHANGE

R. C. Saint-Etienne 9

Téléphone :
5-61

MAGASINS

Téléphone :
5-61

DU

CASINO

5, Rue Michel-Rondet, (anciennement rue des Jardins).

ÉPICERIE FINE

Spécialités : LEFÈVRE-UTILE, PERNOT, GROULT, AMIEUX, GÉO.

PRODUITS ANGLAIS ET PRODUITS DE RÉGIME

CHAMPAGNES ET LIQUEURS DE MARQUES — VINS VIEUX

LIVRAISON A DOMICILE

Service régulier pour banlieue :

ROND-POINT — PORTAIL-ROUGE — LA PALLE — LE JAUNE
LA MÉTARRE — SAINT-PRIEST — MONTAUD — VOURLAT
JOMAYÈRE — DIGONNIÈRE, etc.

Registre du Commerce, N° 4234

LES LIVRES

FAGUS : *Les Ephémères* (Le Divan). — L. DAUDET : *Un jour d'orage* (Flammarion). — P. NEVEUX : *Golo* (Grasset). — J. RENAUD : *Gens de Brousse* (La Pensée Française). — H. Wild : *Le Conquérant*. — *Dans les Réplis du Dragon* (Editions du Chevalier). — CHARLES MAURRAS : *La Musique Intérieure* (Grasset).

Fagus, le truculent et apocalyptique Fagus de la *Danse Macabre*, le tendre amoureux, l'amant libertin, l'époux ravi, puis navré du départ de l'unique amie, qui a tressé la *Guirlande à l'Épousée*; le grave interlocuteur de *Frère Tranquille*; le bon poète et le bon chrétien; — Fagus nous donne un recueil de souvenirs, de visions, de promenades, de méditations qui, avec son remarquable et si original *Essai sur Shakespeare*, forme, à l'heure actuelle, tout son bagage de prosateur. Et je dis « prosateur » en pensant à la forme, car Fagus ne peut s'empêcher d'être toujours poète, non plus que l'abeille de faire son miel. Quel guide délicieux à travers les rues, à travers l'âme de son cher Paris! Ce sont des poèmes en prose qui rappellent Aloysius Bertrand; ce sont des escapades qui font souvenir de Villon; et c'est toujours et malgré tout le sans pareil Fagus.

Le talent de M. Léon Daudet est tel un rubis sombre aux multiples facettes. Ce ne sera pas, nous semble-t-il, un des moindres étonnements de la postérité que de constater dans notre époque de spécialisation à outrance et de vie trépidante, l'encyclopédique savoir de cet homme extraordinaire, dont l'âme semble réveillée d'un sommeil de quatre siècles, et qui — si moderne pourtant et « à la page » dans son œuvre quotidienne de journaliste et de politique — apparaît bien plus un de ces lettrés ou de ces artistes du xvii^e siècle, qu'un Monsieur étriqué, guindé et étiqueté du « Stupide xix^e », auquel pourtant le rattache sa génération.

Un jour d'orage a paru dans la *Revue Universelle* sous le titre de *Nostradamus*; nous aurions aimé qu'il le conservât, mais des raisons de « métier » en ont décidé autrement. Le nouveau titre souligne la crise de toute l'aventure merveilleuse de Jean Cordion : une tornade dans les

Alpilles. C'est aussi l'ouragan dans le cœur et dans la tête de ce malheureux père, de ce mari délaissé, qui sent venir un autre et impossible amour; mieux encore : c'est la bourrasque qui s'abat sur lui et sur la belle et douce Maguelonne, lors du *planté* du petit Tiéou et la tourmente qui déchire leur pauvre cœur, et la terrible épreuve... jusqu'à ce que Celui qui mesure le vent à la brebis tondue, leur accorde l'Apaisement.

Aventure merveilleuse, avons-nous dit. En effet dans ce beau livre, dans cet ouvrage étrange, et pourtant de pure orthodoxie catholique, le surnaturel est inextricablement mêlé à la vie courante, et présenté de telle façon que nous y entrons de plain pied.

Disons tout d'abord que le héros, ce n'est pas le docteur Jean Cordion, si sympathique que soit sa personnalité; non, c'est le « baile » Martin Tressan, c'est le *sage* Nostradamus.

Autour de cette figure puissante, de ce caractère extraordinaire (dans le sens étymologique du mot), viennent se grouper sa fille Maguelonne *pleine de grâce* — et nous ne croyons pas profaner le sens liturgique de cette si belle expression en l'appliquant à cette touchante et mystique enfant, une des créations les plus pures de Léon Daudet — Jean Cordion, dont nous avons déjà défini le personnage — le petit Mathieu (« Tiéou », comme on l'appelle dans la douce langue provençale) — Tiéou, enfant trop précoce et trop ardent, dont la fugue aura une si grande importance sur la destinée de ceux qu'il aime — le berger Grandguil, tourmenté par son unique amour mystérieusement évanoui — et jusqu'aux bêtes, aux plantes, à toute la nature provençale, aimantée par cette force calme, tranquille, irrésistible qui rayonne du *sage*.

Nous ne pouvons reproduire ici les scènes, les tableaux uniques que retrace dans ce roman la plume de Léon Daudet. Que ce soit l'assassinat mystérieux au bord de la Durance; les intersignes qui se multiplient; la merveille des « bêtes qui parlent » reviennent avec l'homme à l'état de compagnonnage d'avant le péché; le « planté » de Tiéou; la vision extraordinaire en Evenos; la « réconciliation » finale de Cordion, l'intérêt est sans cesse entretenu, soulevé, pour ainsi dire, par l'accumulation de pensées, d'événements, dont l'imprévu, la nouveauté ne laissent point toutefois de réveiller au fond de nous-mêmes comme une vibration depuis longtemps endormie et qui retrouve un accord, une harmonie déjà entendue dans un rêve... dans un autre monde... dans une autre vie?... Le mystère se joue autour de cette œuvre sans équivalent, croyons-nous, dans notre littérature moderne.

*
* *

Nous avons naguère signalé à nos lecteurs ce livre délicieux « *La Douce Enfance de Thierry Seneuse* ». Voici que Grasset réédite le premier ouvrage

de M. Pol Neveux : *Golo*, publié pour la première fois il y a un quart de siècle, et qui déjà nous montre les qualités retrouvées dans « *Thierry* ».

C'est l'histoire toute simple d'un paysan qui ne peut, presque malgré lui, se déprendre de ses premières amours, et qui en meurt. Oserons-nous avouer qu'en fermant ce livre l'immortel vers de *Phèdre* nous est venu aux lèvres ?

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée

Exagération ? Lisez *Golo*, et vous verrez...

Oui, simple histoire, comme les aimait, comme les racontait, ce Pouvilhon de « *Jean de Jeanne* », des « *Antibel* », à qui « *Golo* », dédié à sa naissance, est dédié à nouveau encore cette fois. Comme les aimaient George Sand, et Müller, et notre grand Mistral... et comme les aiment et les disent si bien Louis Mercier, Charles Silvestre, Henri Pourrat, et toute la jeune cohorte des amis de la terre française, et des chantres de leur « coin de pays ».

Deux enfants : Constant Louvet et Alexandrine Rutel — *Golo* et Cendrine — jouent à « petit mari-petite femme ». Puis c'est l'adolescence et c'est la jeunesse : les promenades sentimentales, les aveux gauches, les baisers furtifs. Elle ne se livre pas, Cendrine; elle se laisse aimer, c'est tout. Pas d'engagements, pas de promesses : si *Golo* a la chance de tirer un bon numéro, *on verra*, on se mariera — les « vieux » ne disent pas non. Mais si c'est le contraire, chacun reste libre... et *l'on verra*...

Ce fut le contraire. *Golo* part dans l'infanterie de marine; *Golo* va se battre au Tonkin contre les Pavillons-Noirs. Il rentre au pays pour trouver Cendrine mariée : il y a longtemps qu'il n'avait pas donné de nouvelles; il y a longtemps qu'*on* ne lui en avait plus demandé — il est resté malade des mois à l'Hôpital : *on* ne pouvait le deviner.

Pas surpris, *Golo*. Il s'attendait presque à cette affaire-là. Ça ne lui fait pas beaucoup d'effet, d'abord, non. Puis, petit à petit, c'est la goutte d'eau qui creuse le roc, la douleur laucinante qui s'apaise pour revenir soudain, traîtresse et plus violente.

Golo, bon artisan, fier et amoureux de son métier de menuisier, abandonne le travail, erre des journées entières (avec quel amour Pol Neveux nous promène à travers sa chère campagne briarde !) essaie de s'abrutir de « s'ôter le souvenir », par l'alcool; puis, conscient de sa déchéance, effrayé de l'avenir pire qu'il entrevoit, il veut arracher le dard fiché dans sa chair et dans son âme; il va quitter le pays... Quitter Cendrine ? Renoncer à la possibilité de croiser son chemin, de l'entrevoir à son courtil, à sa fenêtre ?... Et le dard s'enfonçait plus profond, et il meurt de son amour, le brave garçon, le pauvre garçon, lié à jamais à cette fillette indifférente, à cette femme prudente... ensorcelé, envoûté... Je vous le disais bien :

C'est Vénus toute entière...



Le capitaine Jean Renaud continue par la plume le bon combat qu'il a mené naguère les armes à la main pour son pays, pour ses véritables alliés.

Il vient d'ajouter à la liste déjà longue de ses œuvres (parmi lesquelles ces *Loups dans la Steppe* salués à juste titre par les amis de la Pologne comme un des meilleurs ouvrages écrit sur les souffrances et les dangers qui accompagnèrent sa résurrection), — il vient d'ajouter, disons-nous, à *La Tranchée Rouge*, aux *Héroïques Fripouilles*, à *Prosper Bourrasset*... nous en passons et non des moins bons — un recueil de nouvelles dédiées « à tous les camarades qui tombent glorieux ou inconnus dans les brousses lointaines... » à tous ceux qui ont souffert, qui ont lutté de toute leur foi, de tout leur espoir, de tout leur orgueil, qui ont succombé sous les affres de la dysenterie, les humiliations de la misère, les hallucinations de la « drogue » — aussi bien que sous la balle invisible ou la lame traîtresse « du coupe-coupe — pour donner, pour garder à la France son empire colonial, pour ajouter quelques rayons à son antique auréole de gloire ».

Ce recueil de quatorze contes contient des pages du plus sain patriotisme — et aussi d'un pathétique sobre, puissant et vrai. Signalons entre autres : *Le Baptême du feu* — *Opium* — *En Colonne* — *Extrême Orient*. Récits variés : études de psychose coloniale ; chants de guerre et visions de batailles ; drame mystérieux dans lequel nous devinons les forces inquiétantes « des gardiens redoutables de la forêt Extrême-Orientale » ; tour à tour, on pense à Farrère (*La peur de M. de Fierce*, notamment) à Kipling, à tous ceux qui nous ont fait partager les sensations éprouvées par eux, les méditations suscitées en eux par ces mondes asiatiques et africains si différents du nôtre... et l'on se dit qu'un autre talent vient se joindre aux leurs, qu'une autre voix s'élève pour nous initier aux mystères de ces vies et de ces âmes si fermées à nos mœurs, à nos pensées.



Voilà que nous allons répéter pour Herbert Wild ce que nous venons de dire pour Jean Renaud. C'est une voix différente qui se fait entendre, c'est une vision nouvelle qui se révèle à nous ; mais elle va avec les autres collaborer à nous décrire les vies dont nous parlions tout à l'heure, à nous révéler ce que nous pouvons comprendre de ces âmes étrangères : œuvre importante plus que jamais à cette heure.

Herbert Wild est un explorateur de la jungle asiatique et extrême orientale. Du Thibet au Japon, de la Chine à l'Inde, il a parcouru la brousse et la forêt, gravi les montagnes, traversé les fleuves. Il en a vu les beautés ; il en a connu les horreurs ; il a joui de leur charme ; il a été livré à leurs périls, à leurs mille manières de détruire la vie de l'Européen — la vie du corps — la vie de l'âme.

Or, voici qu'à nouveau l'antique Asie semble se réveiller. Cette mère de humanité, d'où vinrent nos aïeux il y a des millénaires, et qui semblait passive, s'accoutumer à notre joug — ou à ce que nous croyions être pour elle un joug ! — voici qu'elle se réveille à l'appel de forces multiples, intérieures et extérieures à elle. C'est le patriotisme fanatique du musulman ; c'est le mysticisme de l'Hindou ; c'est la pensée énigmatique du Chinois ; c'est l'excitation malsaine du bolchevik, transfuge et renégat de la culture européenne... c'est peut-être cette grande et mystérieuse puissance de l'Agharti ? En tous cas, nombreuses sont les voix de ceux qui ont approché ce monde asiatique depuis un quart de siècles et surtout depuis la dernière guerre, — qui sonnent l'alarme et nous signalent le danger couru par notre civilisation, plus terrible peut-être et plus impitoyable que celles des Gengis et des Timour.

Nous retrouvons ces avertissements dans l'un des livres que nous donne Herbert Wild ; dans ce recueil de nouvelles qu'il intitule *Dans les Replis du Dragon*.

Ce sont des pages d'un mémorial, dirait-on, et qui nous montrent sur le vif ce qu'est l'existence de « là-bas ». *La crue du Tié-tchen-Ho*, c'est du Kipling : *Les Bâtisseurs de Ponts*. Loin de nous l'idée d'une réminiscence, d'un plagiat ; les deux histoires n'ont qu'un point de contact : cette méchanceté traîtresse de la nature, « là-bas », et la nécessité d'une alerte incessante, d'un constant qui-vive, pour l'Européen. *Le Thak* : histoire d'un crime de la jalousie, rendue presque hallucinante par le milieu, le décor. *Les Réformistes* paraissent, toutes proportions gardées, une nouvelle échappée aux chroniques des condottieri du xv^e siècle : l'extrême courtoisie, la duplicité froide des Chinois et leur manière très spéciale de se faire la guerre s'apparentent d'étrange façon à la subtilité italienne... et l'on songe à Machiavel. *Au Dong-Quan* a presque le même parfum de ruse tragique et de cruauté calme. *Le Prix d'une femme* nous rappelle les vieux fabliaux et l'histoire d'un brave paysan que nous avons connu, dont la femme était partie avec un *tertium quid*, qui ajouta à son premier crime la suprême indécatesse d'enlever également le « cher ange » eût dit Monselet — *l'habillé de soies*, disait « parlant par respect », la victime. Celle-ci écrivit à un personnage influent pour lui demander d'intervenir auprès des autorités compétentes pour lui faire rendre son cochon. « Quant à ma femme, ajoutait-il, elle est bien où elle est. Qu'elle y reste ! » D'une toute autre allure est l'histoire du *musulman de Koéu-hang-ka* ; celle de l'Européen sauvé d'une crise terrible de fièvre pernicieuse grâce au dévouement intrépide de son ami... et au sacrifice involontaire d'une vie humaine *la Souëi de Nui-Tam*). *Figures Etrangères*, c'est la révélation de toutes les turpitudes qu'abrite la face placide et le sourire d'un métèque dangereux et sournois ; révélation dans une crise d'alcoolisme, dans une nuit de débauche qui évoque le souvenir de *Ouvert la nuit*. Enfin, si le *Temple de Kouan-In* nous montre

l'incompréhension, l'impenétrabilité des deux races — blanches et jaunes — et l'un des mauvais côtés de notre rôle « là-bas », *Si-lin-ngan* nous ramène à cette menace suspendue sur notre civilisation, causée à la fois par nos propres fautes, par l'orientation toute matérialiste et mécanique donnée depuis deux siècles à cette même civilisation — et par la réorganisation contre nous de la haine asiatique, disciplinée, excitée, enhardie, toute prête à prendre sa revanche de la servitude qui lui a été imposée, et qui n'a pas su évoluer.

* *

En même temps que son recueil de nouvelles, M. Wild fait paraître un roman : *le Conquérant*.

C'est l'aventure d'un jeune ingénieur qui vient « prospecter » en Indo-Chine pour y faire vite fortune — n'importe comment, mais vite. Voray, le héros — le « monsieur tout neuf », comme on dit dans le Far-West « a tender foot », ou un « chécaco » en Alaska — est le fils d'un brave notaire franc-comtois « tempérament avisé, plein du bon sens de sa race, « très honnête homme et fort paisible au demeurant, mais sans grande « envolée. C'était lui le Séquane. La mère représentait l'ascendance bur-gonde ». Le « voyageur » était le dernier de cinq enfants, et le seul chez qui reparût le goût de l'aventure et l'atavisme farouche. Il sort du Lycée après des études « cahotées », passe par l'école des maîtres Mineurs, de là, file vers différentes exploitations en Algérie, en Espagne, en Corse, hérite de ses parents et, muni d'une somme rondelette, fort peu gêné par les scrupules, décidé à *arriver*, se dirige sur le nord de l'Indo-Chine, dont il a entendu parler comme d'un pays d'avenir au point de vue minier. Au débarquer, le voilà en contact avec, si l'on peut dire, les deux extrêmes : le côté « fripouille » — et mieux que ça — avec « l'agent de prospection » Jean Szarvas, le premier « vieux colonial » rencontré ; — le côté « braves gens » avec l'autre prospecteur, le corse Gravone, et la famille du résident Vernerey. Tout d'abord, et malgré certains scrupules qui le chatouillent encore un peu, Voray se laisse entraîner par Szarvas, son mauvais génie. Mais « une étincelle couve encore sous la cendre ». Par moments — comme par bouffées, — Voray se rappelle son honnête homme de père, et cette douce vie de famille contre laquelle sa « jeunesse folle » se cabra. Le succès a beau couronner ses combinaisons louches ; l'amitié du brave Gravone, l'amour de la charmante, crâne et loyale petite créature qu'est Florence Vernerey, ranime la petite étincelle et la fait croître en grande flamme. Au risque de sa fortune, au péril de sa vie, Voray rompt avec toute la canaille qui l'entoure ; Szarvas reçoit le paiement de ses crimes, et dans l'ardeur confiante de son jeune amour, sous l'influence de son brave ami Gravone, dont il sent l'âme inspirer sa conduite, « le conquérant », reconquis par l'idéal, par la vraie beauté de la vie, s'achemine vers le but

nouveau qu'il s'est donné : la réparation du mal qu'il a fait ou qu'il a contribué à faire — la réalisation de l'œuvre de Gravone, qui va donner une richesse de plus — et combien importante — à la colonie.

L'intérêt du récit accroît celui de l'intrigue. On sent que l'auteur connaît à fond ce dont il parle ; qu'il a vécu dans la forêt redoutable, dans le marais au brouillard pernicieux, parmi les êtres dangereux et la nature hostile. Son roman — si c'en est un — peut être mis en parallèle avec *les Civilisés* de Farrère ; avec cette différence toutefois — essentielle — que Herbert Wild n'est pas un pessimiste désabusé ; qu'il ne s'arrête pas avec une sorte de complaisance morbide à la peinture du vice ; qu'enfin, si Henry Voray se révolte contre l'enlèvement du mal et de la perversion, il sait le faire à temps, et n'est pas réduit à succomber en beauté. Au reste, c'est un autre monde qui nous est dépeint, différent, s'il le cotoie, de celui où Farrère a choisi son malheureux héros ; mais l'un complète l'autre, et la place du *Conquérant* est indiquée à côté des *Civilisés*.

* *

Que dire de la *Musique Intérieure*, ce dernier-né de Maurras, depuis si longtemps attendu ? Tant d'autres plumes plus autorisées que la nôtre ont exprimé, mieux que nous ne saurions le faire, nos propres sentiments d'admiration pour l'œuvre, de respect pour l'écrivain !

Pourtant nous ne voulons point laisser passer cette occasion de joindre notre voix au concert de louanges qui va récompenser le poète, le sage et le patriote, cette trinité qui s'incarne en Maurras.

Dans ce livre qui, en fait, en contient deux, le titre tout d'abord nous plaît, qui en résume si bien le sens. *Musique Intérieure*. Je suis sûr qu'en pensant son titre, le Grec qui sommeille en Maurras sous la discipline latine a murmuré ce nom, si plein de sens, de *Μουσική*. *Μουσική*, c'est l'ordre, c'est tout l'art et toute la beauté ; c'est aussi la musique mère des autres arts, mère des autres muses, créatrice harmonieuse de toutes choses belles. A côté de la Minerve complète, — nous disons la Minerve à l'égide et à la lance, la Minerve que n'a pas su voir Renan — la Sagesse prête à la guerre comme à la paix —, nous croyons, nous sommes sûr que la pensée de Maurras a érigé un autel à cette *Μουσική*. « déesse créatrice d'ordre et d'harmonie ». Puis, c'est, dans la préface à Daniel Halévy, le récit simple et charmant de cette enfance, au souvenir de laquelle son âge mûr s'émeut, non tant en se complaisant dans sa propre contemplation, que dans celle des cœurs tendres, des âmes dévouées qui l'entouraient alors, et qu'il revoit sans cesse conseillant et dirigeant sa vie.

De la poésie elle-même, nous dirons qu'elle nous apparaît difficilement comparable à une autre, par ce qu'elle a de spontané dans son raffinement savant, dans ses recherches mêmes. C'est la compagne naturelle et fidèle

de la vie de l'auteur. Voyez : en elle il se réjouit ; à elle, il se confie ; sa distraction unique, peut-on dire, et son repos, c'est elle. Il semble qu'on puisse s'en rendre compte en suivant la naissance et le contour de telle ou telle strophe, et telle expression, telle reprise devant quoi béra Monsieur le Critique coupeur-de-cheveu-en-quatre, à la marque d'un mouvement, d'une préoccupation qu'elle accompagnait, qu'elle aidait à naître dans ce cerveau toujours en activité, toujours occupé par l'amour de la Sagesse et de la Beauté, par l'amour de ce qui en permet l'expression ici-bas : la discipline catholique et française.

EDOUARD BORIE

MARIUS AUDIN. **Le livre** (Les éditions G. Crès et C^{ie}, 1924).

Aux rayons d'un libraire ami une heureuse fortune m'a fait, l'autre jour, remarquer le volume que M. Marius Audin, l'excellent éditeur lyonnais, a consacré au livre, à son architecture, à sa technique. Je lui dois deux veillées délicieuses. On ne saurait mieux parler du livre, avec plus d'amour, avec un amour plus éclairé. La matière même du livre, ses caractères ; sa figure, son architecture ; les degrés successifs de sa composition ; tout cela est présenté sans pédanterie sur un ton de bonne compagnie. La lecture est plus passionnante que celle d'un roman. C'est plaisir d'apprendre à connaître les raisons de son propre goût, d'apprendre à juger raisonnablement.

Le grand charme de cette étude est dans l'esprit même de l'auteur, tout à la fois instruit à fonds de son sujet, et inspiré par le goût qui relève d'une grande culture. Quelques lignes suffiront à le montrer : « Hélas ! il y aura toujours, en France, ce fossé profond, entre l'amateur cultivé, chez qui le commerce des choses du passé et la préoccupation de celles de l'avenir ont épuré le goût et éduqué le sens artistique, et le technicien, uniquement attaché aux qualités intrinsèques de ses matériaux, mesurant leur valeur avec un compas, à la rectitude impeccable de leurs alignements ; fossé infranchissable, dis-je, creusé chaque jour un peu plus par une éducation professionnelle qui proscrie tout retour vers la beauté et la simplicité antiques ».

Pareille lecture, à tous, donnera l'amour du livre ; à qui l'aime déjà, elle le fera aimer davantage ; quelques-uns qui déjà l'aiment beaucoup en viendront à souhaiter de suivre l'exemple de l'auteur et de devenir éditeur.

“ AU PRINTEMPS ” “ NEW SPORT ”

3 et 3^{bis}, rue Général-Foy — SAINT-ÉTIENNE

Hautes Nouveautés et Lingerie Fine pour Dames Hommes et Enfants

::: ARTICLES ÉLÉGANTS ET DE BON GOUT :::

SPECIALISÉ pour ENFANTS, LAJVEEES, etc.

Stéphanoise

LA CHAUSSURE QUI VA

G. CAÑELLAS JEUNE RUE GAMBETTA 42 ST-ÉTIENNE

Parasolerie Stéphanoise

2, Rues Camille-Colard et Comédie, Place Dorian

MAISON LUC

PARAPLUIES, OMBRELLES, CANNES
PARASOLERIE EN TOUS GENRES

RAYON SPÉCIAL DE

Tapis ~ Linoleums ~ Toiles cirées

MAISON DE CONFIANCE

CHEZ



PLON

ANDRÉ CHEVRILLON
de l'Académie française

LA BRETAGNE D'HIER

L'ENCHANTEMENT BRETON

Un roman in-16..... 7 fr. 50

ERNERT PÉROCHON

HUIT GOUTTES D'OPIUM

Contes pour dormir à la veillée
In-16 7 fr. 50

CH. LUCAS DE PESLOUAN

L'INCONNU DE MA MAISON D'AUTEUIL

Roman in-16..... 7 fr. 50

COLLECTION NOBLES VIES, GRANDES ŒUVRES :

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

**LE CHEVALIER DE L'AIR
GUYNEMER**

MARY DUCLAUX

VICTOR HUGO

RENÉ BAZIN
de l'Académie Française

CHARLES DE FOUCAULD

EDOUARD MAYNIAL

LA VIE DE JEAN-HENRI FABRE

Chaque volume, cartonné : 6 francs.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LIBRAIRIE - PAPETERIE

H. LARDANCHET

2, Place de l'Hôtel-de-Ville, 2
(Angle de la rue de la Paix)

— ✂ — **SAINT-ÉTIENNE** — ✂ —

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LIBRAIRIE, BEAUX-ARTS
VOYAGES, HISTOIRE
PUBLICATIONS ARTISTIQUES

OUVRAGES ET OBJETS RELIGIEUX

RELIURE DE LUXE

ESTAMPES EN COULEURS — IVOIRES, ÉMAUX, BRONZES
BIJOUTERIE RELIGIEUSE

CADEAUX POUR PREMIÈRE COMMUNION
ET CORBEILLES DE MARIAGE
BEAUX MISSELS

PAPETERIE DE LUXE

DEMI-LUXE

ET ORDINAIRE

Papiers à lettres, Cartes-correspondance, Encriers, Compas,
Crayons, Porte-mine, Fournitures pour le Dessin et l'Aquarelle,
Stylographes, Encres, Garnitures de Bureau.

TIMBRAGE DU PAPIER A LETTRES

R. C. St-Etienne 9011

TÉLÉPHONE : 10-90

IMPRIMERIE
PEVILLER.
ROUCHON
GAMON,
LE PUY.